

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<http://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

SELECTIONS FROM

*Bossuet*

---

WARREN

EducT

1609

806.452



Edw. T. 1609.806.452

# Harvard College Library



THE GIFT OF  
**CHARLES HALL GRANDGENT**  
CLASS OF 1883  
PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES  
EMERITUS

City of Grandport



3 2044 102 774 205







Heath's Modern Language Series

---

SELECTIONS FROM  
THE FUNERAL ORATIONS

OF  
BOSSUET

*EDITED WITH AN INTRODUCTION AND NOTES*

BY  
F. M. WARREN  
PROFESSOR IN YALE UNIVERSITY



BOSTON, U. S. A.  
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS  
1907

✓ Educ T 1609.806.452

HARVARD COLLEGE LIBRARY  
GIFT OF  
CHARLES HALL GRANDGENT  
JANUARY 14, 1933

COPYRIGHT, 1907,  
BY D. C. HEATH & Co.

## INTRODUCTION

---

Jacques-Bénigne Bossuet was born at Dijon on September 27, 1627. His father and uncle were magistrates, yet they agreed in preparing the boy for the priesthood. He was sent to a Jesuit school at Dijon, and when fifteen years of age went from there to the College of Navarre at Paris. Here he took his first degree, in 1648, defending his thesis, *Sur la nature de Dieu triple et un et sur les Anges*, before the Prince of Condé, governor of Bossuet's home province of Burgundy. Some additional years were passed in attaining his doctorate in the University. In 1652 this diploma was won, and with the title of archdeacon of Sarrebourg Bossuet was sent to Metz, to which his family had moved long before. The new priest was now in his twenty-fifth year. He had exercised his powers in occasional sermons in the college chapel. Prolonged study of the Scriptures, and extensive reading of the Church Fathers, particularly Tertullian and St. Augustine, had deepened his faith and broadened his learning. He was well fitted for the post to which he had been appointed.

Metz was but partly Catholic. Both Calvinists and Lutherans were to be found there in considerable numbers, and they were led by pastors of unusual ability. Metz was also noted for its Hebrew colony, which, though oppressed and isolated, still enjoyed, alone of all the congregations in France, certain rights which had been confirmed to it by law. For an ardent defender of the Christian tradition, a zealous advocate of the unity of true religion, here was work enough ready and waiting. Bossuet welcomed the opportunity and gave himself entirely

to the promptings of his missionary instincts. Arguments, pleas, controversies in pamphlet and sermon, marked the progress of his curacy. Success rewarded his efforts. Not a few Protestants seem to have listened to his persuasive voice and abjured their errors. As for the Jews he was probably forced to content himself with his repeated expositions of the oneness of Judaism and Christianity, the former the forerunner of the latter, and the latter developed and defined by the successive councils of the Catholic Church. While the immediate consequences of these constant arguments escape us, their later results are discernible in the remarkable use of Scriptural phrases and similes, for which Bossuet's sermons and funeral orations are distinguished. They also, without much doubt, contributed in fixing on Bossuet's mind the fundamental conception that the birth of Christ is the central event of the world's history.

After seven years of polemics with unbelievers, and pastoral guidance of the faithful, Bossuet was called to Paris as a preacher. This was in 1659. Released from parish duties he could wholly devote himself to expounding and exhorting. His experience at Metz had formed his thought and style, and the series of great sermons for Lent and Advent, which begin in 1660, show how complete was his religious and intellectual equipment. Interspersed with the sermons are occasional eulogies of departed colleagues. In 1667 these eulogies, or funeral orations, acquire greater prominence because of the rank of the persons whom they eulogize, Anne of Austria, Henrietta of France and Henrietta of England. The oration on Henrietta of England marks the culmination of Bossuet's development as a religious orator.

In 1669 Bossuet was appointed bishop of the obscure diocese of Condom. He held this post but two years, for in 1670 he was made preceptor to the Dauphin, and retired from church work in order to perfect himself as a tutor. During the next decade he rarely appeared in the pulpit, but his pen was busy in preparing pious and historical treatises for the edification of

his pupil. The *Discours sur l'Histoire universelle*, in 1681, signalizes the limit of this pedagogical digression and marks the return of Bossuet to the pastorate. For in this same year he was nominated to the bishopric of Meaux, and began anew his activity as a preacher and a polemist. The question of the extent of the Pope's authority in the affairs of the Church in France had been raised. A council of the French clergy was called to deliberate on the matter. Bossuet could not remain indifferent, and his sermon, *Sur l'Unité de l'Église*, preached early in 1682, foretold the declaration in favor of the liberty of the Gallican Church which this council adopted a few months later. He also responded again to the demand for funeral orations. Yet he was never convinced of the usefulness of such preaching, and in the eulogy of his patron and friend, the Prince of Condé, in 1687, he took occasion to announce his retirement from a field, which in his eyes lay outside the calling of a priest.

This withdrawal, however, gave Bossuet all the more leisure for controversy. He renewed his attack on the Protestants with his *Histoire des variations des Églises protestantes* (1688). His distrust of the influences of the stage was expressed in the *Maximes et Réflexions sur la Comédie* (1693). In the absorbing affair of the Quietists (1696-1698) he admonished the erratic Fénelon in the name of good sense, moderation and sound doctrine. Meanwhile he was laboring with unflagging ardor among his parishes. Only in 1700 did the inroads of a lasting malady place any check on his physical exertions. Yet though hindered in the personal superintendence of his diocese, he still bore himself as a staunch defender of the faith. The attitude of the Protestants toward Church tradition had been among his first concerns. It was also among his last, and his militant spirit again found occasion to reproach the dissenters for their denial of ecclesiastical authority and their rejection of the opinions of the Fathers. And so he debated and argued to the very end, until death relieved him at his post on April 12, 1704.

The foundation of Bossuet's character is reverence for order, for what is regular, accepted, for ideas confirmed by the wisdom of generations. In these particulars he is an excellent representative of his age and nation. He stands as a supporter of the tenets formulated by the Church, as a partisan of absolute rule in the state. Bossuet is the reverse of an individualist. He opposed the Protestants because they were separatists, antagonists of established dogmas in religion, enemies of the theory of the divine right of kings in politics. His belief that the world is best served by unity of creed and uniformity of government was based on his temperament and buttressed by his experience. This belief furnishes the explanation of Bossuet, missionary and sermonizer. Judaism having evolved into Christianity, the Jewish religion of modern times is contrary to nature, an anachronism. The Christianity of the first century, having been developed and expounded by the deliberations of the elect for many centuries, all efforts looking towards a return to this primitive faith necessarily result in factional strife, where each man interprets as he may desire and becomes a law to himself. Furthermore, since the growth of the monarchical idea had been contemporaneous with the growth of the idea of the Church, and because these two social phenomena had been closely connected, the enemies of kings were the foes of the Church. And it must be admitted that the history of Europe down to Bossuet's time had borne witness to the correctness of this reasoning. Hence Bossuet's failure to judge Charles I, Louis XIV, Charles II and the Duke of Orleans (see pages 19, 21, 40, 138 etc.) as they are now judged. With him their personal interests were inextricably interwoven with the interests of the Church, and a blow which would reach them would fall on the Church also. Political liberty and religious anarchy were one and the same to Bossuet. We need not wonder, therefore, at his whole-hearted espousal of the cause of princes against their subjects.

Yet it would be quite unjust to stress this characteristic of

Bossuet overmuch. Our attention is naturally drawn to it because the man lives for us mainly in his writings, and in them, whether hortatory, controversial or historical in essence, he loses no opportunity to enjoin respect for tradition in both Church and state. But another side appears even here, and shows the real heart of the theologian, the animating impulse of a career the daily activity of which escapes the eye of posterity. It is Bossuet the evangelist, the seeker after souls, the shepherd of the sheep. In many of his sermons, as those *Sur l'Honneur du Monde* and *Sur la Mort*, in some funeral orations, particularly the eulogy of Henrietta of England, it is remarkable how the simplicity of Bossuet's heart and the purity of his faith cause him to lose sight of his interest in dogma and his zeal for the supremacy of the Church. These works, and others also, convince us that Bossuet's view of his duty as a citizen, his intercourse with the court, his personal esteem for Louis XIV and the English princes, never once obscured to his vision the fundamental truth that without God's grace man is vanity, that high and low, rulers and ruled, those burdened with the affairs of an empire or pressed down by the cares of a struggling existence, are alike in the presence of the Creator and are equally dependent on his mercy.

Should we cite a specific instance where these two sides of Bossuet's nature are fairly blended, where the pastor and the champion of the Church join, we would take the *Discours sur l'Histoire universelle*. For we read there how the progress of the world, from the earliest ages, had been conditioned by the evolution of the Jewish and Christian religion. The proclamation of the Gospel had been prepared by God's dealings with the Hebrews and precluded by all the events which had taken place even among the heathen. The real reason for the creation of man is to be found in his redemption through Christ. The rise and fall of empires are but illustrations of this great fact. It is God's providence, therefore, and not the working out of blind forces, which leads humanity along its earthly way,

and this same providence sanctifies all individual trials and triumphs to the common end of universal salvation.

The funeral orations of Bossuet are the works by which he is most widely known, and which, perhaps, best constitute his title to fame. Funeral orations, before his day, were eulogies, panegyrics for the most part, in which there was but little substance or regard for style. Bossuet's idea of his priestly mission did not allow him to be satisfied with such productions. In taking up the funeral oration, he remodelled it, gave it the general outline and plan of a sermon, made it part of the church service, not only praised the dead, but drew lessons from their departed greatness for the admonition of the living. And he vitalized it with his own earnest spirit. His aggressive temperament was well suited to the display of oratory. It supplied the chief characteristics of his style, such as force, directness, flow, eloquence, sublimity even. The results of his study of the Scriptures are revealed in his language, which reproduces on many occasions the picturesqueness, grandeur and pathos of the Old Testament. He exhorts openly, like a prophet of Israel, strengthening his appeals with an abundance of rhetoric which was natural to him. But the form he keeps subservient to the thought. His constant affirmation of the vanity of earthly greatness implies the necessity of finding true nobility in God. The highest type of eloquence which the classical period of French literature could create is a direct agent in urging man to seek the way of salvation.

---

In the preparation of this edition the funeral orations on Madame and the Prince of Condé have been reprinted from the editor's *French Prose of the XVII Century*, and have retained their original pagination. Prefixed to them are the exordiums of two of Bossuet's sermons of the first grade—from which the orations have drawn much of their thought and language—and the funeral oration on Henrietta of France.

EXORDIUMS OF BOSSUET'S SERMONS SUR  
L'HONNEUR DU MONDE (1660) AND  
SUR LA MORT (1662).  
SUR L'HONNEUR DU MONDE.

*Dicite filiae Sion: Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.*

«Dites à la fille de Sion: Voici ton Roi, qui fait son entrée plein de bonté et de douceur.» — Paroles du prophète Zacharie, rapportées dans l'évangile de ce jour, en saint Matthieu, chap. XXI, 5.

Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe: et j'ai appris de Tertullien,<sup>1</sup> que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient au Capitole avec tant de gloire, que de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes: *Respice post te, hominem te memento.* 5  
Ils ne se fâchaient pas de ce reproche: «C'était là, dit Tertullien, le plus grand sujet de leur joie, de se voir environnés de tant de gloire, que l'on avait sujet de craindre pour eux qu'ils n'oubliaient qu'ils étaient mortels.» *Hoc magis gaudet tanta se gloria coruscare, ut illi admonitio conditionis suae sit necessaria.* 10

Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette pompe; et quand je vois le malheureux équipage avec lequel il entre dans Jérusalem, au lieu de l'avertir qu'il est homme, je trouverais bien plus à propos, chrétiens, de le faire souvenir qu'il est Dieu: il semble en effet qu'il l'a oublié. Le prophète et l'évangéliste<sup>2</sup> concourent 20 à nous montrer ce roi d'Israël «monté, disent-ils, sur une

ânesse:» *Sedens super asinam.* Ah! chrétiens, qui n'en rougirait? Est-ce là une entrée royale? est-ce là un appareil de triomphe? est-ce ainsi, ô Fils de David, que vous montez au trône de vos ancêtres et prenez possession de leur couronne?

Toutefois arrêtons, mes frères, et ne précipitons pas notre jugement. Ce Roi, que tout le peuple honore aujourd'hui par ces cris de réjouissance, ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe, mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines: et les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, toute la gloire du monde anéantie, font le plus grand ornement de son triomphe. Donc, pour admirer cette entrée, accoutumons-nous avant toutes choses à la modestie et aux abaissements glorieux de l'humilité chrétienne, et tâchons de prendre ces sentiments aux pieds de la plus humble des créatures, en disant: *Ave.*\*

Aujourd'hui que notre monarque fait son entrée dans Jérusalem, au milieu des applaudissements de tout le peuple, et que, parmi cette pompe de peu de durée, l'Église commence à s'occuper dans la pensée de sa passion ignominieuse, je me sens fortement pressé, chrétiens, de mettre aux pieds de notre Sauveur quelque'un de ses ennemis capitaux, pour honorer tout ensemble et son triomphe et sa croix. Je n'ai pas de peine à choisir celui qui doit servir à ce spectacle: et le mystère d'ignominie que nous commençons de célébrer, et cette magnificence d'un jour que nous verrons tout d'un coup

---

\*The language of the exordium to this point is, with the omission of lines 9-14 on page 1 («Ils — *necessaria*»), practically the same as the words of the exordium of the sermon *Sur les Devoirs des Rois*, preached two years later. From now on the sermons differ.

changée en un mépris si outrageux, me persuadent facilement que ce doit être l'honneur du monde.

L'honneur du monde, mes frères, c'est cette grande statue que Nabuchodonosor veut que l'on adore.<sup>1</sup> Elle est d'une hauteur prodigieuse, *altitudine cubitorum sexaginta*, parce que rien ne paraît plus élevé que l'honneur du monde. « Elle est toute d'or, » dit l'Écriture, *Fecit statuam auream*, parce que rien ne semble ni plus riche ni plus précieux. « Toutes les langues et tous les peuples adorent cette statue: » *Omnes tribus et linguae adoraverunt statuam auream*; tout le monde sacrifie à l'honneur: et ces fifres, et ces trompettes, et ces hautbois, et ces tambours qui résonnent autour de la statue, n'est-ce pas le bruit de la renommée? ne sont-ce pas là les applaudissements et les cris de joie qui composent ce que les hommes appellent la gloire? C'est donc, messieurs, cette grande et superbe idole que je veux abattre aujourd'hui aux pieds du Sauveur. Je ne me contente pas, chrétiens, de lui refuser de l'encens avec les trois enfants de Babylone, ni de lui dénier l'adoration que tous les peuples lui rendent: je veux faire tomber sur cette idole le foudre<sup>2</sup> de la vérité évangélique; je veux l'abattre tout de son long devant la croix de mon Sauveur; je veux la briser et la mettre en pièces, et en faire un sacrifice à Jésus-Christ crucifié, avec le secours de sa grâce.

Parais donc ici, ô honneur du monde, vain fantôme des ambitieux et chimère des esprits superbes; je t'appelle à un tribunal où ta condamnation est inévitable. Ce n'est pas devant les Césars et les princes, ce n'est pas devant les héros et les capitaines que je t'oblige de comparaître; comme ils ont tous été tes adorateurs, ils prononceraient à ton avantage. Je t'appelle à un juge-

ment où préside un Roi couronné d'épines, que l'on a revêtu de pourpre pour le tourner en ridicule, que l'on a attaché à une croix pour en faire un spectacle d'ignominie: c'est à ce tribunal que je te défère; c'est devant ce Roi  
5 que je t'accuse. De quels crimes l'accuserai-je, chrétiens? je vous le vais dire.<sup>1</sup> Voici trois crimes capitaux dont j'accuse l'honneur du monde; je vous prie de les bien entendre.

Je l'accuse premièrement de flatter la vertu et de la  
10 corrompre; secondement, de déguiser le vice et de lui donner du crédit; enfin, pour comble de ses attentats, d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu, et de les enrichir, s'il pouvait, de ses dépouilles: voilà les trois chefs principaux sur lesquels je prétends, messieurs, qu'on  
15 fasse le procès à l'honneur du monde. Dieu me veuille aider par sa grâce à poursuivre vivement une accusation si importante, et à soutenir les opprobres et l'ignominie de la croix contre l'orgueil des hommes mondains!\*

---

\*The argument of the sermon *Sur les Devoirs des Rois* is twice stated by Bossuet in its exordium: «Il [God] règne en effet par sa puissance dans toute l'étendue de l'univers; mais il a établi les rois chrétiens pour être les principaux instruments de cette puissance: c'est à eux qu'appartient la gloire de faire régner Jésus-Christ; ils doivent le faire régner sur eux-mêmes, ils doivent le faire régner sur leurs peuples. . . . Et par là (the ceremony of the coronation of Joash, as given in *2 Chronicles* XXIII, 11) Votre Majesté voit assez, premièrement que Jésus-Christ veut régner sur vous; c'est ce que je montrerai dans mon premier point: et que par vous il veut régner sur vos peuples; mon second point le fera connaître, et c'est tout le sujet de ce discours.»

## SUR LA MORT.

*Domine, veni et vide.*« Seigneur, venez et voyez. » — *Joan.*, XI, 34.

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre? Je ne pense pas, messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre évangile: « Seigneur, venez, et voyez » où l'on a déposé le corps du Lazare; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour: Venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle; mais c'est nous, mortels misérables, [qui refusons] de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort. Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme! Et celui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée; ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées; et je puis dire, messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la

mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par  
5 la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge.

[ AVE. ]

Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le désir de savoir; et cette curiosité fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret  
10 inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais, parmi ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à  
15 ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent: je veux dire que notre esprit, s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente  
20 à lui de plus près, que nous consomons toute notre vie toujours ignorants de ce qui nous touche; et non seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en  
25 nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarerent; et c'est pour cela, chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner le Sauveur jusques au tombeau du Lazare: *Veni et vide*: « Venez et voyez. » O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles: ô homme,  
30 venez apprendre ce que c'est que l'homme.

Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes; et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme, que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines. 5

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. 10 Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connaître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'âme, quelque chose de moins; mais lorsque, venant à se séparer, le corps re- 15 tourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel, d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses 20 coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine: alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme; de sorte que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses, que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'éclat de 25 notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité: venez voir dans un même objet la fin de vos desseins, et le commencement de vos espérances; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être; 30 venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort: *veni, et vide.*

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance: toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fais connaître notre dignité; si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage; et, pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités, qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître: qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il passe; et  
5  
10  
infiniment estimable, en tant qu'il aboutit à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours.

## Oraison Funèbre

DE HENRIETTE-MARIE<sup>1</sup> DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE, PRONONCÉE DANS L'ÉGLISE DE CHAILLOT<sup>2</sup>

LE 16 NOVEMBRE 1669.

*Et nunc,<sup>3</sup> reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Maintenant, ô rois, apprenez; instruisez-vous, juges de la terre. (*Psalm II, 10.*)

Monseigneur,<sup>4</sup>

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient<sup>5</sup> la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse; il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user, comme il fait lui-même, pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée; et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples: *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois

royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité toute entière.<sup>1</sup> Vous verrez dans une seule vie toutes les ex-  
5 trémités des choses humaines: la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulé sur une tête, qui ensuite est exposée  
10 à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains; des changements inouïs; la rébellion, longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors  
15 inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse malgré les tempêtes; l'océan étonné  
20 de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois: ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si  
25 les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera  
30 assez haut: et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire: *Et*

*nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.* :  
 « Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres  
 du monde. »

Mais la sage et religieuse princesse qui fait le sujet  
 de ce discours n'a pas été seulement un spectacle proposé 5  
 aux hommes, pour y étudier les conseils de la divine  
 Providence et les fatales révolutions des monarchies;  
 elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisait  
 les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand  
 Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant 10  
 leur puissance. La reine dont nous parlons a également  
 entendu deux leçons si opposées, c'est-à-dire qu'elle a  
 usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune.  
 Dans l'une elle a été bienfaisante, dans l'autre elle s'est  
 montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, 15  
 elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés  
 infinies; quand la fortune l'eut abandonnée elle s'en-  
 richit plus que jamais elle-même de vertus: tellement  
 qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance  
 royale qu'elle avait pour le bien des autres; et si ses 20  
 sujets, si ses alliés, si l'Église universelle a profité de ses  
 grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de  
 ses disgrâces plus qu'elle n'avait fait de toute sa gloire.  
 C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement  
 mémorable de très haute,<sup>1</sup> très excellente et très puissante 25  
 princesse HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA  
 GRANDE-BRETAGNE.

## I

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une  
 reine dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens  
 obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire, afin que 30

cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il serait superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse : on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape saint Grégoire<sup>1</sup> a donné dès  
5 les premiers siècles cet éloge singulier<sup>2</sup> à la couronne de France, « qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières. » Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childebert,<sup>3</sup> et s'il a élevé si haut la race de  
10 Mérovée,<sup>4</sup> jugez ce qu'il aurait dit du sang de saint Louis<sup>5</sup> et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri le Grand et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi satisfaire à  
15 sa noble fierté, quand elle vit qu'elle allait unir la maison de France à la royale famille des Stuarts, qui étaient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII;<sup>6</sup> mais qui tenaient de leur chef depuis plusieurs siècles le sceptre d'Écosse, et qui des-  
20 cendaient de ces rois antiques dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvait contenter le désir immense qui sans cesse la sollicitait à faire du bien. Elle eut une magni-  
25 ficence royale, et l'on eût dit qu'elle perdait ce qu'elle ne donnait pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disait que les princes devaient garder le même silence que les confesseurs et avoir la même discrétion.  
30 Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant qui fait

qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savait persuader et convaincre aussi bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez 5 avec quelle prudence elle traitait les affaires; et une main si habile eût sauvé l'État, si l'État eût pu être sauvé.<sup>1</sup> On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvait rien sur elle; ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise n'ont abattu son 10 courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres? Elle a bien su reconnaître que cet attachement faisait la gloire de sa maison aussi bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers qui, depuis douze siècles<sup>2</sup> presque accomplis que ses rois ont 15 embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfants de l'Église. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne serait capable de la détacher de la foi de saint Louis. Le roi son mari lui a donné jusqu'à la mort ce bel éloge qu'il n'y avait que le seul point de 20 la religion où leurs cœurs fussent désunis; et confirmant par son témoignage la piété de la reine, ce prince très éclairé a fait connaître en même temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable. 25

Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Église, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraites de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut 30 sauver la ville de Béthulie, il tendit dans la beauté de Judith un piège imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité

d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salubre, mais moins violent. Elle gagna le cœur du roi son mari, et fit d'un prince infidèle un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil  
 5 à peu près semblable, ce grand Dieu avait préparé un charme innocent au roi d'Angleterre, dans les agréments infinis de la reine son épouse. Comme elle possédait son affection (car les nuages<sup>1</sup> qui avaient paru au commencement furent bientôt dissipés), et que son heureuse  
 10 fécondité redoublait tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuelle,<sup>2</sup> sans commettre<sup>3</sup> l'autorité du roi son seigneur, elle employait son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans, elle fut capable de ces soins; et seize années d'une  
 15 prospérité accomplie, qui coulèrent sans interruption avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette Église affligée. Le crédit de la reine obtint aux catholiques ce bonheur singulier et presque incroyable, d'être gouvernés successivement par trois  
 20 nonces apostoliques, qui leur apportaient les consolations que reçoivent les enfants de Dieu de la communication avec le Saint-Siège.

Le pape saint Grégoire, écrivant au pieux empereur Maurice,<sup>4</sup> lui représente en ces termes les devoirs des  
 25 rois chrétiens: «Sachez, ô grand empereur, que la souveraine puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies, et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel.» C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles.  
 30 Car qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance, que de secourir la vertu? A quoi la force doit-elle servir, qu'à défendre la raison? Et pourquoi commandent les hommes,

si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi? Mais surtout il faut remarquer l'obligation si glorieuse que ce grand pape impose aux princes, d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son Évangile: «Combien est étroit le chemin qui mène à la vie!<sup>1</sup>» et voici ce qui le rend si étroit. C'est que le juste, sévère à lui-même et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres; et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit saint Grégoire, puissances du siècle: voyez dans quel sentier la vertu chemine, doublement à l'étroit, et par elle-même, et par l'effort de ceux qui la persécutent: secourez-la, tendez-lui la main: puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors. Ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et rétablirez ce chemin, que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est, Messieurs, durant les persécutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conserver la foi sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant? Tel était l'état déplorable des catholiques anglais. L'erreur et la nouveauté se faisaient entendre dans toutes les chaires; et la doctrine ancienne, qui selon l'oracle de l'Évangile «doit être prêchée jusque sur les toits,<sup>2</sup>» pouvait à peine parler à l'oreille. Les enfants de Dieu étaient étonnés de ne voir plus ni l'autel ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui

s'accusent. O douleur! Il fallait cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait des crimes; et Jésus-Christ même se voyait contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres que ces voiles et ces ténèbres mystiques dont il se couvre volontairement dans l'eucharistie. A l'arrivée de la reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Cette chapelle royale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans son palais de Sommerset<sup>1</sup> rendait à l'église sa première forme. Henriette, digne fille de saint Louis, y animait tout le monde par son exemple; et y soutenait avec gloire par ses retraites, par ses prières et par ses dévotions l'ancienne réputation de la très chrétienne<sup>2</sup> maison de France. Les prêtres de l'Oratoire que le grand Pierre de Bérulle<sup>3</sup> avait conduits avec elle, et après eux les pères Capucins, y donnèrent par leur piété, aux autels leur véritable décoration, et au service divin sa majesté naturelle. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivaient en Angleterre, pauvres, errants, travestis, « desquels aussi le monde n'était pas digne,<sup>4</sup> » venaient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la reine; et l'Église désolée, qui autrefois pouvait à peine gémir librement et pleurer sa gloire passée, faisait retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère.<sup>5</sup> Ainsi la pieuse reine consolait la captivité des fidèles, et relevait leur espérance.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse,<sup>6</sup> c'est-à-dire l'erreur et l'hérésie; quand pour punir les scandales ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il

permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines, et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité et un esprit de révolte, il détermine dans sa sagesse profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur et aux souffrances de son Église. Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous dire la destinée des hérésies de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours. Mais si mon jugement ne me trompe pas; si, rappelant la mémoire des siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent: j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps désormais que la lumière revienne. Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois,<sup>1</sup> et commença d'ébranler l'autorité de l'Église, les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettait tout en péril, et qu'il donnait, contre son dessein, une licence effrénée aux âges suivants. Les sages le prévirent; mais les sages sont-ils crus dans ces temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir; et plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes que l'océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si, étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté,<sup>2</sup> elle ne poussera pas plus loin ses réflexions; et si, ennuyée de

ces changements, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé? Cependant admirons ici la piété de la reine, qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes! Elles se répandaient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes: et s'étendant par leur abondance même sur les ennemis de la foi, elles adoucissaient leur aigreur et les ramenaient à l'Église. Ainsi non seulement elle conservait, mais encore elle augmentait le peuple de Dieu. Les conversions étaient innombrables; et ceux qui en ont été témoins oculaires nous ont appris que, pendant trois ans de séjour<sup>1</sup> qu'elle a fait dans la cour du roi son fils, la seule chapelle royale a vu plus de trois cents convertis, sans parler des autres, abjurer saintement leurs erreurs entre les mains de ses aumôniers. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jésus est venu allumer au monde!<sup>2</sup> Si jamais l'Angleterre revient à soi, si ce levain<sup>3</sup> précieux vient un jour à sanctifier toute cette masse où il a été mêlé par ces royales mains, la postérité la plus éloignée n'aura pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la religieuse Henriette, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Église.

Que si l'histoire de l'Église garde chèrement la mémoire de cette reine, notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie. Femme et mère tres chérie et très honorée, elle a réconcilié avec la France le roi son mari et le roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Ré et durant ce

fameux siège de la Rochelle,<sup>1</sup> cette princesse, prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux calvinistes révoltés? Et dans ces dernières années, après que notre grand roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses-alliés que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglais, ne fut-elle pas une sage et heureuse médiatrice?<sup>2</sup> Ne réunit-elle pas les deux royaumes? Et depuis encore ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence? Ces soins regardent maintenant vos Altesses Royales:<sup>3</sup> et l'exemple d'une grande reine, aussi bien que le sang de France et d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union de deux rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main et ce grand cœur que vous acquerrez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix, vous aurez des moyens de vous signaler; et vous pouvez servir l'État sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant au milieu des plus grands hasards de la guerre une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous; et l'on peut tout espérer d'un prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle si loin de mon triste sujet? Je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, et ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs de HENRIETTE.

## II

J'avoue, en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouïes d'une si grande reine, je ne trouve plus de paroles: et mon esprit, rebuté de tant  
5 d'indignes traitements qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudrait jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette princesse a soutenu ses calamités ne surpassait de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps,  
10 chrétiens, un autre soin me travaille. Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite. Je ne suis pas un historien qui doive vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des partis: il faut que je m'élève au-dessus de l'homme pour faire trembler  
15 toute créature sous les jugements de Dieu. «J'entrerai avec David dans les puissances du Seigneur;<sup>1</sup>» et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre; conseils de miséricorde pour le salut de la reine: mais conseils  
20 marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les événements que j'ai à traiter qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remonter pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on  
25 trouve que jusqu'ici elles sont causées ou par la mollesse ou par la violence des princes. En effet, quand les princes, négligeant de connaître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disait cet historien,<sup>2</sup> n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit  
30 que pour inventer des plaisirs; ou quand, emportés par

leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paraissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient : alors, ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité menacent terriblement les maisons régnautes. 5

Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, était juste, modéré, magnanime, très instruit de ses affaires et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César, « qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir: *Cæsari<sup>1</sup> proprium et 15 peculiare sit clementiæ insigne, quâ usque ad pœnitentiam omnes superavit.* » Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi bien que de César: mais que ceux qui veulent croire que tout est faible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour 20 cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si 25 on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer: et comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves. Mais certes il a montré 30 qu'il n'était pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connaître; et ceux qui ont

vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster et dans la place de Whitehall, peuvent juger aisément combien il était intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa cour. Grande reine, je satisfais à vos plus tendres desirs quand je célèbre ce monarque: et ce cœur<sup>1</sup> qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre<sup>2</sup> qu'il est, et devient sensible même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste; et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux<sup>3</sup> événements ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le roi n'avait point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacrilèges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation: et je confesse que la haine des parricides<sup>4</sup> pourrait jeter les esprits dans ce sentiment. Mais quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non seulement les rois majeurs, mais encore les pupilles, et les reines mêmes, si absolues et si redoutées; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée, ou rétablie par Henri, par Édouard, par Marie, par Élisabeth, on ne trouve ni la nation si rebelle, ni ses parlements si fiers et si factieux. Au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitants de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles histoires, tirent leur origine des Gaules; et ne croyons

pas que les Merciens, les Danois et les Saxons aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avaient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y était mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés? Quelle force, 5 quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences? N'en doutons pas, chrétiens: les fausses religions, le libertinage d'esprit,<sup>1</sup> la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la reine 10 a eu à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits, quand on ébranle les fondements de la religion, et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais 15 comme la matière que je traite me fournit un exemple manifeste et unique dans tous les siècles de ces extrémités furieuses, il est, Messieurs, de la nécessité de mon sujet de remonter jusqu'au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion 20 ancienne et celui de l'autorité de l'Église ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout le mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre 25 toutes leurs nouveautés que la sainte autorité de l'Église, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des Pères et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du Saint-Siège et de l'Église catholique n'ont plus été, comme autrefois, des lois sacrées et 30 inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance: et encore qu'il

semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits en les renfermant dans les limites de l'Écriture sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète, et croirait que le Saint-Esprit  
5 lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que, la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à  
10 l'infini; que l'opiniâtreté serait invincible; et que, tandis que les uns ne cesseraient de disputer, ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient  
15 enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions, ou dans l'athéisme.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle  
20 doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchants et les mêmes ouvertures: ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les  
25 hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets; il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine, qui donne quand il lui plaît des bornes secrètes aux pas-  
30 sions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois

en ont souffert, mais aussi les rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvait changer. Les sujets ont cessé d'en révéler les maximes, quand ils les ont vues céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées 5 et devenues incapables de consistance sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyait paraître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat,<sup>1</sup> ou 10 quelques chicanes sur la liturgie anglicane, qui aient ému les Communes. Ces disputes n'étaient encore que de faibles commencements, par où ces esprits turbulents faisaient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuait dans le fond des cœurs: 15 c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans fin après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les Calvinistes,<sup>2</sup> plus hardis que les Luthériens,<sup>3</sup> ont servi à établir les Sociniens,<sup>4</sup> qui ont été 20 plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des Anabaptistes<sup>5</sup> sont sorties de cette même source: et leur opinions, mêlées au calvinisme, ont fait naître les Indépendants,<sup>6</sup> qui n'ont point eu de bornes; parmi lesquels on voit les 25 Trembleurs,<sup>7</sup> gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées; et ceux qu'on nomme Chercheurs,<sup>8</sup> à cause que, dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée. 30

C'est, Messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en

tant de sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse en conservant l'épiscopat. Car que peuvent des évêques qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire et la révérence qu'on  
5 doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs, jusqu'à la source même de leur sacre; c'est-à-dire jusqu'au pape saint Grégoire et au saint moine Augustin,<sup>1</sup> son disciple et le premier apôtre de la nation anglaise? Qu'est-ce que l'épiscopat, quand il se  
10 sépare de l'Église, qui est son tout, aussi bien que du Saint-Siège, qui est son centre, pour s'attacher contre sa nature à la royauté comme à son chef? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond  
15 ensemble: et la majesté des rois d'Angleterre serait demeurée plus inviolable si, contente de ses droits sacrés, elle n'avait point voulu attirer à soi les droits et l'autorité de l'Église. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs: et Dieu, pour punir l'irréligieuse  
20 instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de  
25 la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe si on leur ôte ce frein  
30 nécessaire; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu «règne

de Christ, » inconnu jusques alors au christianisme, qui devait anéantir toute la royauté et égaler tous les hommes; songe séditieux des Indépendants, et leur chimère impie et sacrilège. Tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie. 5

Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie de se retirer du milieu d'eux, et par là de 10 les livrer aux guerres civiles. Écoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie: « Leur âme,<sup>1</sup> dit le Seigneur, a varié envers moi, » — quand ils ont si souvent changé la religion; — « et je leur ai dit: Je ne serai plus votre pasteur; » — c'est-à-dire je vous abandonnerai à 15 vous-mêmes et à votre cruelle destinée; — et voyez la suite: « Que ce qui doit mourir aille à la mort; que ce qui doit être retranché soit retranché; » — entendez-vous ces paroles? — « et que ceux qui demeureront se dévorent les uns les autres. » O prophétie trop réelle et trop 20 véritablement accomplie! La reine avait bien raison de juger qu'il n'y avait point de moyen d'ôter les causes des guerres civiles qu'en retournant à l'unité catholique, qui a fait fleurir durant tant de siècles l'église et la monarchie d'Angleterre autant que les plus saintes églises et les 25 plus illustres monarchies du monde. Ainsi, quand cette pieuse princesse servait l'Église, elle croyait servir l'État; elle croyait assurer au roi des serviteurs, en conservant à Dieu des fidèles. L'expérience a justifié ses sentiments; et il est vrai que le roi son fils n'a rien trouvé de plus 30 ferme dans son service que ces catholiques si haïs, si persécutés, que lui avait sauvés la reine sa mère. En effet,

il est visible que, puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'Église a été la source d'où sont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité et par la soumission ancienne.

5 C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées et tant de sectes incompatibles, qui se devaient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrément conspirer ensemble contre le trône royal, vous  
10 l'allez apprendre.

Un homme<sup>1</sup> s'est rencontré, d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également  
15 actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde.  
20 Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois.<sup>2</sup> Car comme il eut aperçu  
25 que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là qu'il fit un corps redoutable  
30 de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende

seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude: et leur subtil conducteur, qui en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, 5 aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas 10 la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Église. Il voulait découvrir par un grand exemple tout ce que 15 peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il 20 dompte tout ce qui est capable de résistance. «Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie; c'est moi<sup>1</sup> qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît. Et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de 25 Babylone, mon serviteur.» Il l'appelle son serviteur, quoiqu'infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. «Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux.» Tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande. 30 Mais écoutez la suite de la prophétie: «Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils,

jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne. »<sup>1</sup>  
Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées: Dieu détermine jusques à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se  
5 doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que, dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce royaume; ses voyages, ses négociations, ses  
10 traités, tout ce que sa prudence et son courage opposaient à la fortune de l'État, et enfin sa constance, par laquelle, n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort! Tous les jours elle ramenait quelqu'un des rebelles; et de peur qu'ils ne  
15 fussent malheureusement engagés à faillir toujours parce qu'ils avaient failli une fois, elle voulait qu'ils trouvassent leur refuge dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Scarborough remit ce port et ce château inaccessible. Les deux Hothams père et fils, qui  
20 avaient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au roi même les portes de la forteresse de Hull, choisirent la reine pour médiatrice, et devaient rendre au roi cette place avec celle de Beverley, mais ils furent prévenus et décapités; et Dieu, qui voulut punir leur  
25 honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le roi profitât de leur repentir. Elle avait encore gagné un maire de Londres, dont le crédit était grand, et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parlaient se rendaient à elle:  
30 et si Dieu n'eût point été inflexible, si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle aurait guéri les esprits, et le parti le plus juste aurait été le plus fort.

On sait, Messieurs, que la reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étaient saisis des arsenaux et des magasins; et malgré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme désertion de la milice même, il était encore plus aisé au roi de lever des soldats que de les armer. Elle abandonne pour avoir des armes et des munitions, non seulement ses bijoux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février, malgré l'hiver et les tempêtes; et sous prétexte de conduire en Hollande la princesse royale sa fille aînée, qui avait été mariée à Guillaume, prince d'Orange,<sup>1</sup> elle va pour engager les États<sup>2</sup> dans les intérêts du roi, lui gagner des officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avait pas effrayée quand elle partit d'Angleterre; l'hiver ne l'arrête pas onze mois après, quand il faut retourner auprès du roi: mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours.

Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, toujours intrépide autant que les vagues étaient émues, rassurait tout le monde par sa fermeté. Elle excitait ceux qui l'accompagnaient à espérer en Dieu, qui faisait toute sa confiance; et pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentait de tous côtés, elle disait avec un air de sérénité qui semblait déjà ramener le calme, que les reines ne se noyaient pas. Hélas! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire: et pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si

grand secours. L'amiral, où elle était, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de Hollande; et tous les peuples furent étonnés d'une dé-  
5 livrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux; et, comme disait un ancien auteur,<sup>1</sup> ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante! la  
10 reine à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du désir de revoir le roi et de le secourir, ose encore se commettre à la furie de l'océan et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angle-  
15 terre. Mais qui ne serait étonné de la cruelle destinée de cette princesse? Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale. Cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assu-  
20 rance dans cet effroyable péril! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat! On l'amena prisonnier peu de temps après; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si  
25 bonne et si généreuse: tant elle était au-dessus de la vengeance aussi bien que de la crainte!

Mais ne la verrons-nous jamais auprès du roi qui souhaite si ardemment son retour? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paraître dans un nouvel appa-  
30 reil.

Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles te-

naient presque toutes. Elle assiège et prend d'assaut en passant une place<sup>1</sup> considérable qui s'opposait à sa marche; elle triomphe, elle pardonne; et enfin le roi la vient recevoir dans une campagne où il avait remporté l'année précédente une victoire signalée sur le général 5 Essex.<sup>2</sup> Une heure après, on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout semblait prospérer par sa présence; les rebelles étaient consternés: et si la reine en eût été crue, si au lieu de diviser les armées royales et de les amuser, contre son avis, aux sièges infortunés de 10 Hull et de Gloucester, on eût marché droit à Londres, l'affaire était décidée et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchait; et le Ciel, qui semblait suspendre en faveur de la piété de la reine la vengeance qu'il méditait, commença à se 15 déclarer. « Tu sais<sup>8</sup> vaincre, disait un brave Africain au plus rusé capitaine qui fut jamais, mais tu ne sais pas user de ta victoire: Rome que tu tenais t'échappe; et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la prendre.» Depuis ce malheureux moment, tout 20 alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La reine, qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux sièges qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur, et tout l'État languit avec elle. Elle fut contrainte de se sé- 25 parer d'avec le roi, qui était presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'était le dernier. Elle se retire à Exeter, ville forte où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse,<sup>4</sup> et se vit douze jours 30 après contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse, dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison? O Éternel, veillez sur elle; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la  
5 garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée. Elle est destinée au sage et valeureux Philippe, et doit des princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, Messieurs. Sa gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant  
10 des mains des rebelles: et quoique ignorant sa captivité et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la princesse, elle est enfin amenée auprès de la reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses  
15 malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince, et la joie de toute la France.

Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vais-  
20 seaux des rebelles, qui la poursuivaient de si près qu'elle entendait presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait pour ainsi dire les ondes  
25 se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avaient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant  
30 pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avait ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser

sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'a couru<sup>1</sup> cette princesse, sur la mer et sur la terre, durant l'espace de près de dix ans; et que 5 d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'État: que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie qu'à renverser sa puissance, a voulu 10 qu'elle survéquit<sup>2</sup> à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachements de la terre et aux sentiments d'orgueil qui corrompent d'autant plus les âmes, qu'elles sont plus grandes et plus élevées? Ce fut un conseil à peu près semblable qui abaissa autrefois David sous la 15 main du rebelle Absalon. «Le voyez-vous, ce grand roi, dit le saint et éloquent prêtre de Marseille;<sup>3</sup> le voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens, qu'il devient un objet de mépris aux uns, et, ce qui est plus insupportable à un grand courage, un objet 20 de pitié aux autres; ne sachant, poursuit Salvien, de laquelle de ces deux choses il avait le plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourrissait, ou de ce que Siméi avait l'insolence de le maudire?» Voilà, Messieurs, une image, mais imparfaite, de la reine d'Angleterre, quand, 25 après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paraître au monde, et d'étaler pour ainsi dire à la France même et au Louvre, où elle était née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe: «Le Seigneur<sup>4</sup> des armées a 30 fait ces choses, pour anéantir tout le faste des grandeurs humaines, et tourner en ignominie ce que l'univers a de

plus auguste.» Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri le Grand. Anne<sup>1</sup> la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux reines. Mais  
5 les affaires du roi ne permettant pas que cette sage régente pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses. Henriette, d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours: Anne, d'un si grand cœur, ne peut en donner assez. Si l'on eût pu  
10 avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux, Louis, qui entend de si loin les gémissements des chrétiens affligés, qui, assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours, malgré l'incerti-  
15 tude des événements, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre,<sup>2</sup> aurait-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir? Avec  
20 quelle puissance l'Angleterre l'aurait-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de la majesté violée? Mais Dieu n'avait laissé aucune ressource au roi d'Angleterre: tout lui manque, tout lui est contraire. Les Écossais, à qui il se donne, le livrent aux Parlementaires anglais, et  
25 les gardes<sup>8</sup> fidèles de nos rois trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée toute indépendante réforme elle-même à sa mode le parlement, qui eût gardé quelques mesures, et se rend maîtresse de tout. Ainsi le roi est  
30 mené de captivité en captivité; et la reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même et les puissances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les

Écossais, qui arment trente mille hommes; elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du roi son seigneur, dont le succès paraît infailible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfants, l'unique espérance de sa maison; et confesse à cette fois 5 que parmi les plus mortelles douleurs on est encore capable de joie. Elle console le roi, qui lui écrit de sa prison même qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse, parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère, ô femme, ô 10 reine admirable et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étaient quelque chose! Enfin il faut céder à votre sort. Vous avez assez soutenu l'État, qui est attaqué par une force invincible et divine: il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses 15 ruines.

Comme une colonne dont la masse solide paraît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle sans l'abattre: ainsi la reine se montre le ferme soutien de l'État, 20 lorsqu'après en avoir longtemps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourrait exprimer ses justes douleurs? Qui pourrait raconter ses plaintes? Non, Messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaliser 25 les lamentations aux calamités, ne suffirait pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète: «Voyez,<sup>1</sup> Seigneur, mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, et mes enfants sont perdus. Le cruel a mis sa main sacrilège sur ce qui m'était le plus cher. La royauté a été pro- 30 fanée, et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amèrement; n'entreprenez pas de me con-

soler. L'épée a frappé au dehors, mais je sens en moi-même une mort semblable.»

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles,<sup>1</sup> ses chères amies (car elle voulait bien vous nom-  
 5 mer ainsi), vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevait, mettez fin à ce discours en nous racontant les sentiments chrétiens dont vous avez été les témoins fi-  
 10 dèles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces: l'une, de l'avoir fait<sup>2</sup> chrétienne; l'autre,— Messieurs, qu'attendez-vous? — Peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils?— Non: c'est de l'avoir fait reine malheureuse. Ah! je  
 15 commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle! Il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Évangile! et qu'elle a bien connu la reli-  
 20 gion, et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes et les sentiments de la foi. De là naissent<sup>3</sup> des monstres de crimes, des raffinements de  
 25 plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions que Jésus-Christ a prononcées dans son Évangile: « Malheur<sup>4</sup> à vous qui riez! malheur à vous qui êtes pleins » et contents du monde! Au contraire, comme le christianisme  
 30 a pris sa naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là on expie ses péchés; là on

épure ses intentions; là on transporte ses désirs de la terre au ciel; là on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous 5 pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne! Et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas: nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons man- 15 qué de faire; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyait infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu 20 notre éternité, avec cette singulière consolation qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet 25 d'actions de grâces), lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin fléchi par ses vœux, et par son humble patience, il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu, et l'injure des rois a été vengée. Ceux que les armes n'avaient pu vaincre, ni les conseils 30 ramener, sont revenus tout à coup d'eux-mêmes; déçus par leur liberté, ils en ont à la fin détesté l'excès, hon-

teux d'avoir eu tant de pouvoir, et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires en se servant de la main de ceux qui s'offraient à détruire la tyrannie par un seul coup.<sup>1</sup> Sa grande âme a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelque état que fussent les rois, il était de leur majesté de n'agir que par les lois ou par les armes. Ces lois qu'il a protégées l'ont rétabli presque toutes seules: il règne paisible et glorieux sur le trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la reine fut consolée par ce merveilleux événement; mais elle avait appris par ses malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde, une fois banni, n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avait rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendait l'heure qu'il avait marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main le roi son fils, pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires; et dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, elle attacha son affection<sup>2</sup> au royaume où l'on ne craint point d'avoir des égaux, et où l'on voit sans jalousie ses concurrents. Touchée de ces sentiments, elle aima cette humble maison plus que ses palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ses trois royaumes, et tous ceux qui avaient été ruinés pour la cause de la religion ou pour le service du roi.

Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageait le prochain, et combien elle avait d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savait de quel poids est, non seulement la moindre parole, mais le silence même des princes; et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paraître en leur auguste présence. Ceux qui la voyaient attentive à peser toutes ses paroles, jugeaient bien qu'elle était sans cesse sous la vue de Dieu, et que, fidèle imitatrice de l'institut de Sainte-Marie,<sup>1</sup> jamais elle ne perdait la sainte présence de la majesté divine. Aussi rappelait-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison et par la lecture du livre de l'*Imitation de Jésus*,<sup>2</sup> où elle apprenait à se conformer au véritable modèle des chrétiens. Elle veillait sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger: elle en faisait un rigoureux examen; et soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes, elle était si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil.

Elle est morte, cette grande reine; et par sa mort, elle a laissé un regret éternel, non seulement à MONSIEUR et à MADAME, qui, fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères, si persévérants, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connaître. Ne plaignons plus ses disgrâces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avait été plus fortunée, son histoire serait plus pompeuse, mais ses œuvres seraient moins pleines; et, avec des titres superbes, elle aurait peut-être paru vide devant Dieu.

Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, et qu'elle a mis ses malheurs aux nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent.<sup>1</sup> Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter  
5 ses afflictions en sacrifice agréable ! Puisse-t-il la placer au sein d'Abraham,<sup>2</sup> et, content de ses maux, épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons!<sup>3</sup>

## CHAPTER IV — BOSSUET

### 1. ORAISON FUNÈBRE

DE HENRIETTE-ANNE <sup>1</sup> D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÉANS, PRONONCÉE À SAINT-DENIS <sup>2</sup> LE 21 AOÛT 1670

*Vanitas* <sup>3</sup> *vanitatum, dixit Ecclesiastes : vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste : vanité des vanités, et tout est vanité. (Eccles., I, 2.)

Monseigneur,<sup>4</sup>

J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très haute<sup>5</sup> et très puissante princesse HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÉANS. Elle, que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la 5 reine sa mère,<sup>6</sup> devait être sitôt après le sujet d'un discours semblable ; et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité ! ô néant ! ô mortels ignorants de leurs destinées ! L'eût-elle cru il y a dix mois<sup>7</sup> ? Et vous, Messieurs,<sup>8</sup> eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de 10 larmes en ce lieu,<sup>9</sup> qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même ? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort ? Et la France, qui vous revit avec 15 tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux,<sup>10</sup> d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances ? « Vanité des vanités,<sup>11</sup> et tout est vanité. » C'est la seule parole qui me reste ; c'est 20 la seule réflexion que me permet,<sup>12</sup> dans un accident si

étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés pour y trouver un texte que je pusse appliquer à cette princesse. J'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux<sup>1</sup> dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les événements de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes,<sup>2</sup> ni si hautement confondues. Non,<sup>3</sup> après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom,<sup>4</sup> la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement : tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais dis-je la vérité? L'homme, que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre? Ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, acheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien? Reconnaissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposait ; et l'espérance publique, frustrée tout à coup par la mort de cette princesse, nous poussait trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après

avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours en disant : « Crains Dieu,<sup>1</sup> et garde ses commandements ; car c'est là 5 tout l'homme, et sache que le Seigneur examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien ou de mal. » Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, 10 tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui, à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de 15 l'Ecclésiaste ; l'une qui montre le néant de l'homme,<sup>2</sup> l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité. La princesse que 20 nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi ; voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, 25 lorsque son âme, épurée de tous les sentiments de la terre et pleine du ciel où elle touchait, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai cru dignes d'être proposées à un si grand prince et à la plus illustre assemblée de l'univers.<sup>3</sup>

## I

« Nous mourons tous, »<sup>1</sup> disait cette femme dont l'Écriture a loué la prudence au second Livre des Rois, « et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour. » En effet nous ressemblons tous à des eaux  
5 courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine ; et cette origine est petite. Leurs années<sup>2</sup> se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de  
10 pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'océan avec les  
15 rivières les plus inconnues.

Et certainement, Messieurs, si quelque chose pouvait élever les hommes au-dessus de leur infirmité<sup>3</sup> naturelle ; si l'origine qui nous est commune souffrait quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même  
20 terre, qu'y aurait-il dans l'univers de plus distingué que la princesse dont je parle ? Tout ce que peuvent faire, non seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit pour l'élévation d'une princesse, se trouve rassemblé, et puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté  
25 que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des rois, et partout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France,<sup>4</sup> la plus grande sans comparaison de tout l'univers ; et à qui les plus grandes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles  
30 tâchent<sup>5</sup> de tirer leur gloire de cette source. Je vois les

rois d'Écosse,<sup>1</sup> les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers plus encore par leur courage que par l'autorité<sup>2</sup> de leur sceptre. Mais cette princesse, née sur le trône, avait l'esprit et le cœur plus hauts que sa naissance. Les malheurs 5 de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse, et dès lors on voyait en elle une grandeur qui ne devait rien à la fortune. Nous disions avec joie que le ciel l'avait arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du roi son père, pour la donner à la France<sup>3</sup> : don précieux, 10 inestimable présent, si seulement la possession en avait été plus durable ! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre ? Hélas ! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la princesse sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort, éloigne- 15 toi de notre pensée ; et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur par le souvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, Messieurs, de l'admiration que la princesse d'Angleterre donnait à toute la cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son 20 incomparable douceur<sup>4</sup> que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croissait au milieu des bénédictions de tous les peuples ; et les années ne cessaient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la reine sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimait pas plus tendrement 25 que faisait<sup>5</sup> Anne d'Espagne.<sup>6</sup> Anne, vous le savez, Messieurs, ne trouvait rien au-dessus de cette princesse. Après nous avoir donné une reine,<sup>7</sup> seule capable par sa piété et par ses autres vertus royales de soutenir la réputation d'une tante si illustre, elle voulut, pour mettre dans sa famille ce 30 que l'univers avait de plus grand, que Philippe de France<sup>8</sup> son second fils épousât la princesse Henriette ; et quoique

le roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse, sût que la princesse sa sœur, recherchée de<sup>1</sup> tant de rois, pouvait honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut  
5 mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

Que si son rang la distinguait, j'ai eu raison de vous dire qu'elle était encore plus distinguée par son mérite. Je pourrais vous faire remarquer qu'elle connaissait si bien la beauté  
10 des ouvrages de l'esprit, que l'on croyait avoir atteint la perfection, quand on avait su plaire à MADAME.<sup>2</sup> Je pourrais encore ajouter que les plus sages et les plus expérimentés admiraient cet esprit vif et perçant, qui embrassait sans  
15 peine les plus grandes affaires, et pénétrait avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire en un mot? Le roi, dont le jugement<sup>3</sup> est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette princesse, et l'a mise par son estime au-dessus de tous nos éloges.

20 Cependant, ni cette estime, ni tous ces grands avantages n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Toute éclairée qu'elle était, elle n'a point présumé de ses connaissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande princesse a honorés de  
25 sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé, mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contre elle. MADAME s'éloignait toujours autant de la présomption que de la faiblesse: également  
30 estimable, et de ce qu'elle savait trouver les sages conseils, et de ce qu'elle était capable de les recevoir. On les sait bien connaître, quand on fait sérieusement l'étude qui plai-

sait tant à cette princesse ; nouveau genre d'étude et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang ; ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudiait ses défauts ; elle aimait qu'on lui en fit <sup>1</sup> des leçons sincères : marque assurée d'une âme forte, que ses fautes ne dominant pas, et qui ne craint point de les envisager de près, par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'était le dessein d'avancer dans cette étude de sagesse qui la tenait si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des princes. C'est là que les plus grands rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, et que, dégradés <sup>2</sup> à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir, sans cour et sans suite, le jugement de tous les peuples et de tous les siècles. C'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel ; et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable princesse étudiait les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdait insensiblement le goût des romans <sup>3</sup> et de leurs fades héros ; et soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisait ces froides et dangereuses fictions. Ainsi, sous un visage riant, sous cet air de jeunesse, qui semblait ne promettre que des jeux, elle cachait un sens et un sérieux dont ceux qui traitaient avec elle étaient surpris.

Aussi pouvait-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires et de la société des hommes, ces âmes sans force aussi bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète ! « Ils ressemblent, dit le Sage, à une ville sans murailles, qui est ouverte de toutes parts, » et qui devient la proie du premier venu. Que MADAME était au-dessus de cette faiblesse ! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât d'une flatterie délicate,

ou d'une douce conversation, qui souvent, épanchant le cœur, en fait échapper le secret, n'était capable de lui faire découvrir le sien, et la sûreté qu'on trouvait en cette princesse, que son esprit rendait si propre aux grandes affaires, 5 lui faisait confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets d'État, discourir sur le voyage d'Angleterre,<sup>1</sup> ni que j'imite ces politiques spéculatifs qui arrangent suivant leurs idées les conseils des rois, et composent sans instruction les 10 annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux que pour dire que MADAME y fut admirée plus que jamais. On ne parlait qu'avec transport de la bonté de cette princesse, qui, malgré les divisions trop ordinaires dans les cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvait assez louer 15 son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différends d'une manière qui conciliait les intérêts les plus opposés. Mais qui pourrait penser sans verser des larmes aux marques d'estime et de 20 tendresse que lui donna le roi son frère? Ce grand roi,<sup>2</sup> plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassait point d'admirer les excellentes qualités de MADAME. O plaie irrémédiable ! ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration est devenu pour ce prince 25 le sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, le digne lien des deux plus grands rois du monde, pourquoi leur avez-vous été sitôt ravie? Ces deux grands rois se connaissent ; c'est l'effet des soins de MADAME : ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entre 30 eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux ; et qu'une princesse si

chérie de tout l'univers ait été précipitée dans le tombeau pendant que la confiance de deux si grands rois l'élevait au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire ! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort ? Non, Messieurs, je 5 ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paraître grand, est par son fond incapable d'élévation. 10 Écoutez à ce propos le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connaissent le mieux, et ne lui veux donner pour le con- 15 vaincre que des docteurs assis sur le trône. « O Dieu, dit le Roi Prophète,<sup>1</sup> vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous. » Il est ainsi,<sup>2</sup> chrétiens : tout ce qui se mesure finit ; et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout à fait sorti du néant où il est sitôt replongé. 20 Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide<sup>3</sup> que le fondement, ni l'accident<sup>4</sup> attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, 25 imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paraisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui- 30 même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur su-

perbe triomphateur ; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : « Vous voilà blessé<sup>1</sup> comme nous ; vous êtes devenu semblable à nous. » Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni  
5 de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être, au défaut de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées pourront nous distinguer du reste des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées qui n'ont pas Dieu pour  
10 objet sont du domaine de la mort. « Ils mourront,<sup>2</sup> dit le Roi Prophète, et en ce jour périront toutes leurs pensées ; » — c'est-à-dire les pensées des conquérants, les pensées des politiques, qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis  
15 de tous côtés par des précautions infinies ; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort, qui emportera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David (car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même  
20 trône) ; c'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste, faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfants des hommes, y comprend la sagesse même. « Je me suis,<sup>3</sup> dit-il, appliqué à la sagesse, et j'ai vu que c'était encore une vanité, » parce qu'il y a une fausse sagesse qui, se renfermant dans  
25 l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien fait pour MADAME, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendaient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à  
30 vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre princesse ne paraîtra dans ce discours que comme un exemple, le plus grand qu'on se puisse proposer, et le plus capable de per-

suader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit, puisque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que d'une main si prompte et si souveraine elle renverse les têtes les plus respectées. 5

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause ; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, 10 ne murmurez pas si MADAME a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de 15 surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : MADAME se meurt,<sup>2</sup> MADAME est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce 20 coup comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud<sup>3</sup> de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris ; partout on voit la douleur<sup>4</sup> et le désespoir, et l'image 25 de la mort. Le roi, la reine, Monsieur,<sup>5</sup> toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète : « Le roi pleurera,<sup>6</sup> le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement. » 30

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain. En vain Monsieur, en vain le roi même<sup>7</sup> tenait MADAME

serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise <sup>1</sup> : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* : « Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La princesse leur 5 échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc ! elle devait périr sitôt ! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. MADAME cependant <sup>2</sup> a 10 passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait ; avec quelles grâces, vous le savez : le soir nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère <sup>3</sup> l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si 15 littérales. Hélas ! nous composons son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux ! Le passé et le présent nous garantissait <sup>4</sup> l'avenir, et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissants royaumes <sup>5</sup> par des moyens agréables : toujours douce, 20 toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y aurait jamais été odieux : on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée ; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusques 25 à la mort lui en donnait les moyens. Et certes c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de MADAME ne l'attachaient pas 30 moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur n'avait point de bornes. Pendant que ce grand prince, marchant sur les

pas de son invincible frère, secondait avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandre,<sup>1</sup> la joie de cette princesse était incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles ; et si quelque chose<sup>2</sup> manquait encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. 5

Telle était l'agréable histoire que nous faisons pour MADAME ; et pour achever ces nobles projets, il n'y avait que la durée de sa vie, dont nous ne croyions pas<sup>3</sup> devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, MADAME fut douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde. Son grand cœur ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue ! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que par le dernier effort de notre courage nous avons pour ainsi dire surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ! la voilà telle que la mort nous l'a faite : encore ce reste tel quel va-t-il disparaître : cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration.<sup>4</sup> 10 15 20 25 30

Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines,<sup>1</sup> pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job<sup>2</sup> ; avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, 5 tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de 10 nature : notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien,<sup>3</sup> parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps : il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces 15 termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes.

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant ; et que, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous 20 tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines ? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines ? Mais quoi ! Messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous ? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse- 25 t-il aucune espérance ? Lui, aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource ce qu'il a fait capable de le connaître et de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choses se 30 présente à moi : les ombres de la mort se dissipent : « les voies<sup>4</sup> me sont ouvertes à la véritable vie » : MADAME n'est plus dans le tombeau ; la mort, qui semblait tout détruire, a

tout établi : voici le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avais marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

## II

Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude ; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, Messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car, comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est pour cette raison, dit l'Ecclésiaste, « que le corps <sup>1</sup> retourne à la terre dont il a été tiré, » il faut par la suite du même raisonnement que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé ? C'est pourquoi, quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étaient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardais le mauvais usage que nous faisons de ces termes. 25

Mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques ; au contraire nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fond en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant ? La faute que nous 30

faisons n'est donc pas de nous être servis de ces noms ; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostome <sup>1</sup> a bien compris cette vérité, quand il a dit : « Gloire, richesses, noblesse, puissance, pour les hommes du monde ne sont que des noms ; pour nous, si nous servons Dieu, ce seront des choses. Au contraire la pauvreté, la honte, la mort, sont des choses trop effectives et trop réelles pour eux ; pour nous, ce sont seulement des noms, » parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit si souvent : « Tout est vanité. » Il s'explique : « Tout est vanité sous le soleil, <sup>2</sup> » c'est-à-dire tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement ; aspirez à l'éternité : la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas <sup>3</sup> si le même Ecclésiaste méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui, par beaucoup de raisonnements et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. « Hé ! s'écrie ce sage roi, <sup>4</sup> y a-t-il rien de si vain ? » Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux ! « Mais cela même, <sup>5</sup> dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, est encore une vanité, » parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisqu'enfin, de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours

la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. Laissons-lui égalier le fol et le sage ; et même, je ne craindrai pas de le dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête : *Unus interitus est hominis et jumentorum.*

5

En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé là véritable sagesse, tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions qui, étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner : que verrons-nous 10 autre chose dans notre vie que de folles inquiétudes ? Et que verrons-nous dans notre mort qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits<sup>2</sup> qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent,<sup>3</sup> enfin qu'une machine<sup>4</sup> qui se dissout et qui se met en pièces ? Ennuyés<sup>5</sup> de ces 15 vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'Ecclésiaste ; et bientôt MADAME nous le fera paraître dans les dernières actions de sa vie. « Crains Dieu, et observe ses commandements ; car c'est là tout l'homme » : 20 comme s'il disait : Ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas ; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme ? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de 25 craindre Dieu : tout le reste est vain, je le déclare ; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever : car, ajoute l'Ecclésiaste, « Dieu examinera<sup>6</sup> dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien et de mal. » Il est donc 30 maintenant aisé de concilier toutes choses. Le Psalmiste dit<sup>7</sup> « qu'à la mort périront toutes nos pensées ; » oui, celles

que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe<sup>1</sup> et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles ; de sorte que nos pensées, 5 qui devaient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périssables du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris si universel, si inévitable ? Donnez à Dieu vos affections ; nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ces mains divines. Vous pourrez 10 hardiment mépriser la mort, à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de Dieu sur elle, et adorons en cette princesse le mystère de la prédestination 15 et de la grâce.

Vous savez<sup>2</sup> que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricordes. Mais le fidèle interprète du mystère de la grâce, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide 20 théologie, que c'est dans la première grâce et dans la dernière que la grâce se montre grâce ; c'est-à-dire que c'est dans la vocation qui nous prévient<sup>3</sup> et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve paraît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous 25 changeons deux fois d'état, en passant premièrement des ténèbres à la lumière, et ensuite de la lumière imparfaite de la foi à la lumière consommée de la gloire ; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire : il a plu à la divine bonté de 30 se marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impression<sup>4</sup> illustre et particulière, afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le

temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grâce.

Que ces deux principaux moments de la grâce ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de HENRIETTE D'ANGLETERRE ! Pour la donner à l'Église, il a fallu renverser<sup>1</sup> tout un grand royaume. La grandeur de la maison d'où elle est sortie n'était pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de ses ancêtres ; disons des derniers<sup>2</sup> de ses ancêtres, puisque tout ce qui les précède, à remonter jusqu'aux premiers temps, est si pieux et si catholique. Mais si les lois de l'État s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout l'État pour l'affranchir de ces lois. Il met les âmes à ce prix ; il remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus ; et comme rien ne lui est cher que<sup>3</sup> ces enfants de sa dilection éternelle, que ces membres inséparables de son Fils bien-aimé, rien ne lui coûte pourvu qu'il les sauve. Notre princesse est persécutée avant que de naître, délaissée aussitôt que mise au monde, arrachée en naissant à la piété d'une mère catholique,<sup>4</sup> captive dès le berceau des ennemis implacables de sa maison ; et ce qui était plus déplorable, captive des ennemis de l'Église ; par conséquent destinée premièrement par sa glorieuse naissance, et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur et à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu était sur elle. Elle pouvait dire avec le Prophète : « Mon père et ma mère m'ont abandonnée : mais le Seigneur m'a reçue en sa protection. » Délaissée de toute la terre dès ma naissance, « je fus comme jetée<sup>6</sup> entre les bras de sa providence paternelle, et dès le ventre de ma mère il se déclara mon Dieu. » Ce fut à cette garde fidèle que la reine sa mère commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa con-

fiance. Deux ans après, un coup imprévu, et qui tenait du miracle, délivra la princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'océan et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu, la prenant sur ses ailes, comme l'aigle  
5 prend ses petits,<sup>1</sup> la porta lui-même dans ce royaume ; lui-même la posa dans le sein de la reine sa mère ou plutôt dans le sein de l'Église catholique. Là elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevait que par les exemples vivants de cette  
10 grande et religieuse reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes toujours abondantes se sont répandues principalement sur les catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidèle protectrice. Digne fille de saint Édouard et de saint Louis,<sup>2</sup> elle s'attacha du fond de son cœur à la foi de  
15 ces deux grands rois. Qui pourrait assez exprimer le zèle dont elle brûlait pour le rétablissement de cette foi dans le royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monuments ?<sup>3</sup> Nous savons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si pieux dessein : et le ciel nous l'a  
20 ravie ! O Dieu ! que prépare ici votre éternelle providence ? Me permettez-vous, ô Seigneur, d'envisager en tremblant vos saints et redoutables conseils ? Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis ? Est-ce que le crime<sup>4</sup> qui fit céder vos vérités saintes à des passions  
25 malheureuses est encore devant vos yeux, et que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siècle ? Nous ravissez-vous Henriette par un effet du même jugement qui abrégéa les jours de la reine Marie<sup>5</sup> et son règne si favorable à l'Église ? Ou bien voulez-vous triompher seul ;  
30 et en nous ôtant les moyens dont nos désirs se flattaient, réservez-vous dans les temps marqués par votre prédestination éternelle de secrets retours à l'État<sup>6</sup> et à la maison

d'Angleterre? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette princesse. Puisse toute sa maison et tout le royaume suivre l'exemple de sa foi! Ce grand roi, qui remplit de tant de vertus le trône de ses ancêtres, et fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improvera pas notre zèle, si nous souhaitons devant Dieu que lui et tous ses peuples soient comme nous. *Opto apud Deum . . . , non tantum te, sed etiam omnes fieri tales, qualis et ego sum.* Ce souhait est fait pour les rois : et saint Paul, étant dans les fers, le fit la première fois en faveur du roi Agrippa ; mais saint Paul en exceptait ses liens, *exceptis vinculis his* : et nous, nous souhaitons principalement que l'Angleterre, trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentiments, soit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit et de l'Église.

Après vous avoir exposé le premier effet de la grâce de Jésus-Christ en notre princesse, il me reste, Messieurs, de vous faire considérer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'est par cette dernière grâce que la mort change de nature pour les chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle semblait être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre, à nous revêtir et nous assurer éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changements, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons ; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos désirs. Mais aussitôt qu'on

cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années, sortis des figures qui passent <sup>1</sup> et des ombres qui disparaissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changements. Ainsi notre âme n'est plus en péril ; nos résolutions ne vacillent plus ; la mort, ou plutôt la grâce de la persévérance finale a la force de les fixer : et de même que le testament <sup>2</sup> de Jésus-Christ, par lequel il se donne à nous, est confirmé à jamais, suivant le droit des testaments <sup>10</sup> et la doctrine de l'Apôtre, par la mort de ce divin testateur, ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux testament par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur devient irrévocable. Donc, Messieurs, si je vous fais voir encore <sup>15</sup> une fois MADAME aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle : quelque cruelle que la mort vous paraisse, elle ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la grâce, et sceller en cette princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat ; mais encore un coup, affermissons-nous. Ne mêlons point <sup>20</sup> de faiblesse à une si forte <sup>3</sup> action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire.

Voulez-vous voir <sup>4</sup> combien la grâce qui a fait triompher MADAME a été puissante ? Voyez combien la mort a été terrible. Premièrement, elle a plus de prise sur une prin- <sup>25</sup> cesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse ! Que de joie elle enlève à cette fortune ! Que de gloire elle ôte à ce mérite ! D'ailleurs peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle ? C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de <sup>30</sup> joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais quoique, sans menacer et sans avertir, elle se fasse sentir toute entière dès le premier coup, elle

trouve la princesse prête. La grâce, plus active encore, l'a déjà mise en défense. Ni la gloire, ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix sur lequel elle avait vu expirer la reine sa belle-mère,<sup>1</sup> comme 5 pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette âme vraiment chrétienne y avait laissées avec les derniers soupirs.

A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette princesse des discours étudiés et magnifiques : une sainte 10 simplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie : « O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous ma confiance ? » Elle s'afflige, elle se rassure, elle confesse humblement, et avec tous les sentiments d'une profonde douleur, que de ce jour seulement elle commence à connaître Dieu, 15 n'appelant pas le connaître que de regarder encore tant soit peu le monde. Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens qui s'imaginent avancer leur mort, quand ils préparent leur confession, qui ne reçoivent les saints sacrements que par force, dignes certes de recevoir pour leur 20 jugement ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance ! MADAME appelle les prêtres plutôt que les médecins. Elle demande d'elle-même les sacrements de l'Église, la pénitence avec componction, l'eucharistie avec crainte et puis avec confiance, la sainte onction des mourants 25 avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connaissance : elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques, qui par une espèce de charme divin suspendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai 30 vu souvent) à qui les écoute avec foi ; elle les suit, elle s'y conforme ; on lui voit paisiblement présenter son corps à

cette huile sacrée ; ou plutôt au sang de Jésus, qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur.

Ne croyez pas que ces excessives et insupportables douleurs<sup>1</sup> aient tant soit peu troublé sa grande âme. Ah ! je  
5 ne veux plus tant admirer les braves, ni les conquérants. MADAME m'a fait connaître la vérité de cette parole du Sage : « Le patient<sup>2</sup> vaut mieux que le fort ; et celui qui dompte son cœur vaut mieux que celui qui prend des villes. » Combien a-t-elle été maîtresse du sien ! Avec quelle tran-  
10 quillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs ! Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur.<sup>3</sup> Quelle force ! quelle tendresse ! O paroles qu'on voyait sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout ; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore, ont con-  
15 sacrées ; sincère production d'une âme qui, tenant au ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité, vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais surtout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand prince. MADAME ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit ré-  
20 pandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie Monsieur de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras.

Alors qu'avons-nous vu ? Qu'avons-nous oui ? Elle se  
25 conformait aux ordres de Dieu ; elle lui offrait ses souffrances en expiation de ses fautes ; elle professait hautement la foi catholique, et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourants. Elle excitait le zèle de ceux qu'elle avait appelés pour l'exciter elle-même,  
30 et ne voulait point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes. Elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'Agneau ; c'était un nouveau langage

que la grâce lui apprenait. Nous ne voyions en elle, ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une âme alarmée par lesquelles on se trompe soi-même. Tout était simple, tout était solide, tout était tranquille ; tout partait d'une âme soumise et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit. 5

En cet état, Messieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien, et qu'il conservât en elle les dons de sa grâce ? Ce grand Dieu nous exauçait, mais souvent, dit saint Augustin, en nous ex- 10 auçant il trompe heureusement notre prévoyance. La princesse est affermie dans le bien d'une manière plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne voulait plus exposer aux illusions du monde les sentiments d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le Sage : « Il s'est hâté. »<sup>1</sup> En 15 effet, quelle diligence ! en neuf heures l'ouvrage est accompli. « Il s'est hâté de la tirer du milieu des iniquités. » Voilà, dit le grand saint Ambroise, la merveille de la mort dans les chrétiens. Elle ne finit pas leur vie ; elle ne finit que leurs péchés et les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes 20 plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettait la princesse, les a ravagés dans la fleur ; qu'elle a effacé pour ainsi dire sous le pinceau même un tableau qui s'avavançait à la perfection avec une incroyable diligence ; dont les premiers traits, dont le seul dessin<sup>2</sup> montrait déjà tant de grand- 25 deur. Changeons maintenant de langage ; ne disons plus<sup>3</sup> que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençait le plus noblement, disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une âme chrétienne peut être assaillie. 30

Et pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la faiblesse humaine, quel péril n'eût

point trouvé cette princesse dans sa propre gloire? La gloire! qu'y a-t-il pour le chrétien de plus pernicieux et de plus mortel? Quel appât plus dangereux? Quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes? Considérez la princesse; représentez-vous cet esprit qui, répandu par tout son extérieur, en rendait les grâces si vives: tout était esprit, tout était bonté. Affable à tous avec dignité, elle savait estimer les uns sans fâcher les autres; et, quoique le mérite fût distingué, la faiblesse ne se sentait pas dédaignée. Quand quelqu'un traitait avec elle, il semblait qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'apercevait presque pas qu'on parlât à une personne si élevée; on sentait seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouillait si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis, par la lumière et la droiture de son esprit elle les mettait à couvert des vains ombrages, et ne leur laissait à craindre que leurs propres fautes. Très reconnaissante des services, elle aimait à prévenir les injures par sa bonté; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité? Elle donnait non seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme qui marquait tout ensemble, et le mépris du don, et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevait ses présents; et cet art de donner agréablement, qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais,<sup>1</sup> jusqu'entre les bras de la mort.

Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle? N'allait-elle pas gagner tous les cœurs, c'est-à-dire la seule chose qu'ont

à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner ; et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, Messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, « qu'elle allait être précipitée dans la gloire ? »<sup>1</sup> Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde ? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées ? La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses ; mais la gloire les défend-elle de la gloire même ? Ne s'adorent-elles pas secrètement ? Ne veulent-elles pas être adorées ? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre ? Et que se peut refuser la faiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout ? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu ? La modération que le monde affecte n'étouffe pas les mouvements de la vanité : elle ne sert qu'à les cacher ; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentiments les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même ; et on dit au fond de son cœur : « Je suis,<sup>2</sup> et il n'y a que moi sur la terre. » En cet état, Messieurs, la vie n'est-elle pas un péril ? La mort n'est-elle pas une grâce ? Que ne doit-on craindre de ses vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses ? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de MADAME ; de l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire, par son excès, eût mis en hasard sa modération ? Qu'importe que sa vie ait été si courte ? Jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquents, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie, ce peu

d'heures saintement passées parmi les plus rudes épreuves et dans les sentiments les plus purs du christianisme tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue ; mais l'opération de la grâce a été forte ; mais la 5 fidélité de l'âme a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé de réduire en petit tout un grand ouvrage ; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles ; 10 mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est pas raccourci et sa main n'est pas affaiblie. Je me confie pour MADAME en cette miséricorde qu'elle a si sincèrement et si humblement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement 15 libre jusques au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur Jésus ; les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix ; j'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bien- 20 heureux signe de notre rédemption : n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur ? Ah ! nous pouvons achever ce saint sacrifice pour le repos de MADAME avec une pieuse confiance. Ce Jésus en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, 25 lui donnera encore son sang, dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée par la participation à ses sacrements, et par la communion avec ses souffrances.

Mais en priant pour son âme, chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir ? Et quelle 30 dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devrait nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme, ne fait que nous étourdir pour quelques moments ? Attendons-nous

que Dieu <sup>1</sup> ressuscite des morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau ; ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir. Car si nous savons nous connaître, nous confessons, chrétiens, que les vérités de 5 l'éternité sont assez bien établies ; nous n'avons rien que de faible à leur opposer ; c'est par passion, et non par raison,<sup>2</sup> que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe ; c'est que les sens nous 10 enchantent ; c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens, et du présent, et du monde? La Providence divine pouvait-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement,<sup>3</sup> la vanité des choses humaines? Et si nos cœurs s'endurcissent après 15 un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose, que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste, et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance que de la vouloir forcer <sup>4</sup> par des exemples, 20 et de lui faire une loi de ses grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir sans différer ses inspirations? Quoi? le charme de sentir est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur for- 25 tune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pour- 30 quoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? Et quel est notre aveuglement si, toujours

avançants vers notre fin, et plutôt mourants que vivants, nous attendons les derniers soupirs pour prendre les sentiments que la seule pensée de la mort nous devrait inspirer à tous les moments de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser  
 5 les faveurs du monde : et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais à qui MADAME donnait un éclat que vos yeux recherchent encore ; toutes les fois que, regardant cette grande place qu'elle remplissait si bien, vous sentirez qu'elle y manque, songez que cette  
 10 gloire que vous admiriez faisait son péril en cette vie, et que dans l'autre elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.<sup>1</sup>

---

## 2. ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS DE BOURBON,<sup>2</sup> PRINCE DE CONDÉ, PRONONCÉE À NOTRE-DAME, LE 10 MARS 1687.

*Dominus tecum, virorum fortissime. . . Vade in hâc fortitudine tua. . . Ego ero tecum.*

Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes. Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je serai avec vous.

(*Juges*, VI, 12, 14, 16.)

15 Monseigneur,<sup>3</sup>

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu, et par la grandeur du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle  
 20 partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé et les merveilles de sa vie? On les raconte par-

tout : le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger, et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez, d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires : le Sage a raison de dire que « leurs seules actions les peuvent louer : » toute autre louange languit auprès des grands noms ; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire du prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paraître, il faut satisfaire, comme nous pourrons, à la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand<sup>2</sup> de tous les rois. Que ne doit point le royaume à un prince qui a honoré la maison de France,<sup>3</sup> tout le nom français, son siècle, et pour ainsi dire l'humanité toute entière ? Louis le Grand<sup>4</sup> est entré lui-même dans ces sentiments. Après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes, au milieu de toute sa cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre ce que son royaume a de plus auguste pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce prince ; et il veut que ma faible voix anime toutes ces tristes représentations<sup>5</sup> et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur.

Ici un plus grand objet, et plus digne de cette chaire, se présente à ma pensée. C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants. « C'est vous,<sup>6</sup> lui disait David, qui avez instruit mes mains à combattre, et mes doigts à tenir l'épée. » S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles, et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoie du ciel les généreux sentiments, les sages conseils et

toutes les bonnes pensées. Mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis, et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété : jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les autres non seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés. Sans ce don inestimable de la piété, que serait-ce que le prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie? Non, mes Frères, si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus, ni ces princes<sup>1</sup> ne trouveraient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux pontife<sup>2</sup> aucune confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple : détruisons l'idole des ambitieux ; qu'elle tombe anéantie devant ces autels. Mettons ensemble aujourd'hui, car nous le pouvons dans un si noble sujet, toutes les plus belles qualités d'une excellente<sup>3</sup> nature ; et à la gloire de la vérité, montrons dans un prince admiré de tout l'univers que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble : valeur, magnanimité, bonté naturelle, voilà pour le cœur : vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie, voilà pour l'esprit, ne seraient qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe : et enfin, que la piété est le tout de l'homme. C'est, Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très haut et très puissant prince LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG.<sup>4</sup>

## I

Dieu nous a révélé que lui seul il fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus,<sup>5</sup> si ce n'est Dieu, qui l'avait nommé deux cents

ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe? « Tu n'es pas encore,<sup>1</sup> lui disait-il, mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus : je marcherai devant toi dans les combats : à ton approche je mettrai les rois en fuite : je briserai les portes d'airain : c'est moi qui étends 5 les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est : » c'est-à-dire c'est moi qui fais tout, et moi qui vois dès l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu, qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur 10 indomptable à son prophète Daniel? « Le voyez-vous,<sup>2</sup> dit-il, ce conquérant ; avec quelle rapidité il s'élève de l'occident comme par bonds, et ne touche pas à terre? » Semblable dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que 15 par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains : « A sa vue il s'est animé<sup>3</sup> : *efferatus est in eum,* » dit le prophète ; « il l'abat, il le foule aux pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie. » 20 A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure, Alexandre ou le prince de Condé?

Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France durant la minorité d'un roi de quatre 25 ans.<sup>4</sup> Laissez-le croître, ce roi chéri du ciel ; tout cédera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines ; et seul, sous la main de Dieu, qui sera<sup>5</sup> continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses 30 états. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien<sup>6</sup> pour le défendre dans son enfance. Aussi, vers les premiers jours

de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés<sup>1</sup> ne purent atteindre : mais la victoire le justifia devant Rocroy.<sup>2</sup> L'armée ennemie est plus forte, il est vrai : elle est composée de ces vieilles  
5 bandes wallonnes, italiennes et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspirait à nos troupes le besoin pressant de l'État, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux ? Don Francisco de Mellos<sup>3</sup>  
10 l'attend de pied ferme ; et, sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors que ne vit-on pas ? Le jeune prince parut un autre homme.  
15 Touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara toute entière : son courage croissait avec les périls et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier : mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille  
20 d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel : et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre.<sup>4</sup> Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut  
25 porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner<sup>5</sup> de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.  
30

Restait cette redoutable infanterie<sup>6</sup> de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de

tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants : trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines,<sup>1</sup> qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek<sup>2</sup> précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le prince l'a prévenu : les bataillons enfoncés demandent quartier : mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie : on ne voit plus que carnage : le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages<sup>3</sup> émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur ? De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces ? Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens.<sup>4</sup> Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup

d'autres. Le prince fléchit le genou, et, dans le champ de bataille, rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France  
5 en repos ; et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces ; toute la France suivit ; on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne, mais pour lui, c'est le  
10 premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville,<sup>1</sup> digne prix de la victoire de Rocroy, il passa pour un capitaine également redoutable dans les sièges et dans les batailles. Mais voici dans un jeune prince victorieux quel-  
15 que chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La cour,<sup>2</sup> qui lui préparait à son arrivée les applaudissements qu'il méritait, fut surprise de la manière dont il les reçut. La reine régente lui a témoigné que le roi était content de ses services. C'est dans la bouche du souverain la digne  
20 récompense de ses travaux. Si les autres osaient le louer, il repoussait leurs louanges comme des offenses ; et indocile à la flatterie, il en craignait jusqu'à l'apparence. Telle était la délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce prince. Aussi avait-il pour maxime — écoutez, c'est la maxime qui  
25 fait les grands hommes — que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu. C'est ce qu'il inspirait aux autres, c'est ce qu'il suivait lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentait pas : tout tendait au vrai et au grand. De là vient qu'il  
30 mettait sa gloire dans le service du roi et dans le bonheur de l'État : c'était là le fond de son cœur ; c'étaient ses premières et ses plus chères inclinations.

La cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille. Il fallait montrer partout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnait. Arrêtez ici vos regards. Il se prépare contre le prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroy ; et pour 5 éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux ? Ce n'est pas <sup>1</sup> seulement des hommes à combattre : c'est des montagnes inaccessibles ; c'est des ravines et des précipices d'un côté ; c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le 10 fond est un marais ; et derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchements : c'est partout des forts élevés, et des forêts abattues que traversent des chemins affreux : et au dedans, c'est Merci <sup>2</sup> avec ses braves Bava-rois, enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg <sup>3</sup> ; Merci qu'on ne vit 15 jamais reculer dans les combats ; Merci que le prince de Condé et le vigilant Turenne <sup>4</sup> n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût 20 assisté à leurs conseils. Ici donc, durant huit jours et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées, autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux ; et le prince se vit quelque temps 25 comme abandonné. Mais comme un autre Machabée, <sup>5</sup> « son bras ne l'abandonna pas, et son courage irrité par tant de périls vint à son secours. » On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte as- 30 surée ; ses meilleurs régiments sont défaits ; la nuit sauve les restes de son armée. Mais que des pluies excessives s'y

joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre. Quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien, non seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle. Philisbourg<sup>1</sup> est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche : Philisbourg qui tint si longtemps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau,<sup>2</sup> vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre, et ne paraît plus devant son vainqueur. Ce n'est pas assez ; il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur. Nordlingue<sup>3</sup> en verra la chute : il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même prince. Dieu, protecteur de la France et d'un roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

Par ces ordres, tout paraissait sûr sous la conduite du duc d'Enghien : et sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits, vous savez, parmi tant de fortes places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une seule<sup>4</sup> qui put échapper ses mains ; encore releva-t-elle la gloire du prince. L'Europe, qui admirait la divine ardeur dont il était animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maître, et dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses troupes que de les pousser dans les hasards, et de céder à la fortune que de la faire servir à ses desseins. Nous le vîmes partout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles. La promptitude de

son action ne donnait pas le loisir de la traverser. C'est là le caractère des conquérants. Lorsque David, un si grand guerrier, déplora la mort de deux fameux capitaines qu'on venait de perdre, il leur donna cet éloge : « Plus vites <sup>1</sup> que les aigles, plus courageux que les lions. » C'est l'image du prince que nous regrettons. Il paraît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés. On le voit en même temps à toutes les attaques, à tous les quartiers.<sup>2</sup> Lorsqu'occupé d'un côté, il envoie reconnaître l'autre, le diligent officier qui porte ses ordres s'étonne d'être prévenu, <sup>10</sup> et trouve déjà tout ranimé par la présence du prince : il semble qu'il se multiplie dans une action : ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête <sup>3</sup> qu'il expose à tant de périls ; Dieu lui est une armure plus assurée : les coups semblent perdre leur force en l'approchant, <sup>15</sup> et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier prince du sang, si nécessaire à l'État, doit être épargnée : il répond qu'un prince du sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du roi et de la couronne, doit, <sup>20</sup> dans le besoin de l'État, être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat.

Après avoir fait sentir aux ennemis, durant tant d'années, l'invincible puissance du roi, s'il fallut agir au dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la ré- <sup>25</sup> gente ; et puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrais pouvoir me taire éternellement, jusqu'à cette fatale prison,<sup>4</sup> il n'avait pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'État ; et dans son plus grand crédit, s'il souhaitait d'obtenir des grâces, il souhaitait encore plus de <sup>30</sup> les mériter. C'est ce qui lui faisait dire ; — je puis bien ici répéter devant ces autels les paroles que j'ai recueillies de

sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur — il disait donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y était entré le plus innocent de tous les hommes, et qu'il en était sorti le plus coupable. « Hélas ! poursuivait-il, je ne respirais que le service du roi et la grandeur de l'État ! » On ressentait dans ses paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais sans vouloir excuser<sup>1</sup> ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons, pour n'en parler jamais, que comme dans la gloire éternelle  
10 les fautes des saints pénitents, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer et de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paraissent plus, ainsi, dans des fautes si sincèrement reconnues, et dans la suite si glorieusement réparées par de fidèles services, il ne faut plus regarder que l'humble  
15 reconnaissance du prince qui s'en repentit, et la clémence du grand roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire, de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa maison chez les étrangers. Malgré la majesté  
20 de l'Empire,<sup>2</sup> malgré la fierté de l'Autriche et les couronnes héréditaires attachées à cette maison, même dans la branche qui domine en Allemagne, réfugié à Namur,<sup>3</sup> soutenu de son seul courage et de sa seule réputation, il porta si loin les avantages d'un prince de France et de la première maison  
25 de l'univers, que tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il consentît de traiter d'égal avec l'archiduc,<sup>4</sup> quoique frère de l'empereur et fils de tant d'empereurs, à condition qu'en lieu tiers<sup>5</sup> ce prince ferait les honneurs des Pays-Bas. Le même traitement fut assuré au duc d'Enghien,<sup>6</sup> et la maison  
30 de France garda son rang sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le prince se soutenait si hautement avec

l'archiduc qui dominait,<sup>1</sup> il rendait au roi d'Angleterre<sup>2</sup> et au duc d'Yorck,<sup>3</sup> maintenant un roi si fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étaient dus ; et il apprit<sup>4</sup> enfin à l'Espagne trop dédaigneuse quelle était cette majesté que la mauvaise fortune ne pouvait ravir à de si grands 5 princes. Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ses intérêts apportaient au traité des Pyrénées,<sup>5</sup> écoutez quels furent ses ordres ; et voyez si jamais un particulier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses agents dans la conférence qu'il n'est pas juste 10 que la paix de la chrétienté soit retardée davantage à sa considération : qu'on ait soin de ses amis ; et pour lui, qu'on lui laisse suivre sa fortune. Ah ! quelle grande victime se sacrifie au bien public ! Mais quand les choses changèrent, et que l'Espagne lui voulut donner ou Cambrai<sup>6</sup> et ses en- 15 viron, ou le Luxembourg en pleine souveraineté, il déclara qu'il préférait à ces avantages et à tout ce qu'on pouvait jamais lui accorder de plus grand — quoi ? — son devoir et les bonnes grâces du roi. C'est ce qu'il avait toujours dans le cœur ; c'est ce qu'il répétait sans cesse au duc d'Enghien. 20 Le voilà dans son naturel : la France le vit alors accompli par ces derniers traits, et avec ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus : elle le revit dévoué plus que jamais à l'État et à son roi.

Mais dans ses premières guerres il n'avait qu'une seule 25 vie à lui offrir : maintenant il en a une autre qui lui est plus chère que la sienne. Après avoir à son exemple glorieusement achevé le cours de ses études, le duc d'Enghien est prêt à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la guerre comme il a fait jusqu'à la fin par ses dis- 30 cours, le prince le mène aux leçons vivantes et à la pratique. Laissons le passage du Rhin,<sup>7</sup> le prodige de notre siècle et

de la vie de Louis le Grand. A la journée de Senef,<sup>1</sup> le jeune duc, quoiqu'il commandât, comme il avait déjà fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves apprendre la guerre aux côtés du prince son père. Au milieu de tant de périls, il voit ce grand prince renversé dans un fossé, sous un cheval tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien et s'occupe à relever le prince abattu, il est blessé entre les bras d'un père si tendre, sans interrompre ses soins, ravi de satisfaire à la fois à la piété et à la gloire. Que pouvait penser le prince, si ce n'est que, pour accomplir les plus grandes choses, rien ne manquerait<sup>2</sup> à ce digne fils que les occasions? Et ses tendresses se redoublaient<sup>3</sup> avec son estime.

Ce n'était pas seulement pour un fils, ni pour sa famille, qu'il avait des sentiments si tendres. Je l'ai vu, — et ne croyez pas que j'use ici d'exagération : — je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis : je l'ai vu, simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes ; dans les accommodements, calmer les esprits aigris avec une patience et une douceur qu'on n'aurait jamais attendue<sup>4</sup> d'une humeur si vive ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité ! Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires ; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère<sup>5</sup> de la nature divine, et comme pour être la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-

dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix : et les grands<sup>1</sup> dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront 5 privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société.

Jamais homme ne les goûta mieux que le prince dont nous parlons : jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes, 10 et qui gagnait les batailles ? Quoi ! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre ! Reconnaissez<sup>2</sup> le héros, qui toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les 15 hommes : comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant ; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son 20 tranquille cours. Telle a été la douceur, et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important ? Versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince que les droits sacrés de l'amitié. Lors- 25 qu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé ; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir. Le premier argent<sup>3</sup> qu'il reçut d'Espagne avec la permission du roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée, fut donné à ses amis, encore 30 qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leur secours ; et quatre cent mille écus<sup>4</sup> distribués par ses ordres firent voir,

chose rare dans la vie humaine, la reconnaissance aussi vive dans le prince de Condé que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louait jusque dans ses ennemis. Toutes les 5 fois qu'il avait à parler de ses actions,<sup>1</sup> et même dans les relations qu'il en envoyait à la cour, il vantait les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avait son rang dans ses discours ; et parmi ce qu'il donnait à tout le monde, on ne savait où placer ce qu'il avait fait lui-même. Sans envie, 10 sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly<sup>2</sup> comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munit un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place ; qu'il marchât avec une armée 15 parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit, c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout. Qu'il est beau, après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles et 20 cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune : où tout charme, et rien n'éblouit : qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés : où l'homme paraît tout seul aussi grand, aussi respecté que lorsqu'il donne des ordres et que tout marche à 25 sa parole !

## II

Venons maintenant aux qualités de l'esprit ; et puisque, pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire l'art militaire, est en même temps ce 30 qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons

d'abord par cet endroit le grand génie de notre prince. Et premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance? C'était une de ses maximes, qu'il fallait craindre les ennemis de loin, pour ne les plus craindre de près et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment les temps, les lieux, les personnes, et non seulement leurs intérêts et leurs talents, mais encore leurs humeurs et leurs caprices? Le voyez-vous comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis, par le naturel des pays ou des princes confédérés? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient : il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire ce qu'il ne sait pas ; tant il est sûr dans ses conséquences. Ses partis<sup>1</sup> lui rapportent jusqu'aux moindres choses : on l'éveille à chaque moment ; car il tenait encore pour maxime qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux et à prendre ses avantages : comme une aigle<sup>2</sup> qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçants, et tomber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs étaient les regards, aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. En son camp

on ne connaît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls : tout est prêt au premier signal ; et, comme dit le prophète, « toutes les flèches<sup>1</sup> sont  
5 aiguisées, et tous les arcs sont tendus. » En attendant, on repose d'un sommeil tranquille, comme on ferait sous son toit et dans son enclos. Que dis-je qu'on repose ? A Piéton,<sup>2</sup> près de ce corps redoutable que trois puissances<sup>3</sup> réunies avaient assemblé, c'était dans nos troupes de continuel divertissement, toute l'armée était en joie, et jamais  
10 elle ne sentit qu'elle fût plus faible que celle des ennemis. Le prince, par son campement, avait mis en sûreté, non-seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos soldats : il veille, c'est assez. Enfin l'en-  
15 nemi décampe ; c'est ce que le prince attendait. Il part à ce premier mouvement : déjà l'armée hollandaise, avec ses superbes étendards,<sup>4</sup> ne lui échappera pas : tout nage dans le sang, tout est en proie : mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont  
20 pousés partout. Oudenarde<sup>5</sup> est délivrée de leurs mains : pour les tirer eux-mêmes de celles du prince, le ciel les couvre d'un brouillard épais : la terreur et la désertion se met dans leurs troupes ; on ne sait plus ce qu'est devenue cette formidable armée. Ce fut alors que Louis, qui, après avoir  
25 achevé le rude siège de Besançon,<sup>6</sup> et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté<sup>7</sup> avec une rapidité inouïe, était revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ses armées de Flandre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace<sup>8</sup> les merveilles que vous savez, et  
30 parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avait faits en personne que par ceux qu'il fit faire à ses généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance<sup>1</sup> eût apporté de si grands dons à notre prince, il ne cessait de l'enrichir par ses réflexions. Les campements de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissait, en nous racontant comme<sup>2</sup> en Catalogne,<sup>3</sup> dans les lieux où ce fameux capitaine, par l'avantage des postes,<sup>4</sup> contraignit cinq légions romaines et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combat, lui-même il avait été reconnaître les rivières et les montagnes qui servirent à ce grand dessein : et jamais un si digne maître n'avait expliqué par de si doctes leçons les *Commentaires* de César. Les capitaines des siècles futurs lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton, et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de Châtenoy<sup>5</sup> l'éminence qu'occupa ce grand capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Selestad.<sup>6</sup> Là on lui verra<sup>7</sup> mépriser l'Allemagne conjurée, suivre à son tour les ennemis, quoique plus forts, rendre leurs projets inutiles, et leur faire lever le siège de Saverne,<sup>8</sup> comme il avait fait un peu auparavant celui de Hagenau.<sup>9</sup> C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes et s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir servi sous le prince de Condé ; et comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé,<sup>10</sup> et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides moments d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs, il délibère ; docile, il prête l'oreille à tous les conseils : ici, tout se présente à la fois ; la multitude des objets ne le confond pas ; à l'instant

le parti est pris ; il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je ? mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu ? Ce n'est plus ces prompts saillies<sup>1</sup> qu'il savait si vite et si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyait quelquefois dans les occasions ordinaires : vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande âme abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout à coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée<sup>2</sup> où aux portes de la ville et à la vue de ses citoyens, le Ciel sembla vouloir décider du sort de ce prince ; où avec l'élite des troupes il avait en tête<sup>3</sup> un général si pressant ; où il se vit plus que jamais exposé au caprice de la fortune : pendant que les coups venaient de tous côtés, ceux qui combattaient auprès de lui nous ont dit souvent que si l'on avait à traiter quelque grande affaire avec ce prince, on eût pu choisir de ces moments où tout était en feu autour de lui : tant son esprit s'élevait alors, tant son âme leur paraissait éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres : semblable à ces hautes montagnes dont la cime au-dessus des nues et des tempêtes trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. Ainsi dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'archiduc,<sup>4</sup> contre son dessein tiré d'un poste invincible par l'appât d'un succès trompeur, par un soudain mouvement du prince, qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint à prendre la fuite. Ses vieilles

troupes périssent ; son canon, où il avait mis sa confiance, est entre nos mains ; et Bek, qui l'avait flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville, le prince 5 saura profiter de tous les moments. Ainsi, au premier avis que le hasard lui porta d'un siège important,<sup>1</sup> il traverse trop <sup>2</sup> promptement tout un grand pays ; et d'une première vue il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. 10 Assiège-t-il quelque place ? il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les troupes : il les ménage en abrégant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenants, les gouverneurs les plus courageux ne tiennent 15 pas les promesses qu'ils ont faites à leurs généraux : Dunkerque <sup>3</sup> est pris en treize jours au milieu des pluies de l'automne ; et ses barques, si redoutées de nos alliés,<sup>4</sup> paraissent tout à coup dans tout l'océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage général doit le mieux connaître, c'est 20 ses soldats et ses chefs. Car de là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un seul corps, ou pour parler avec l'Écriture, « comme un seul homme : » *Egressus est Israel<sup>5</sup> tanquam vir unus*. Pourquoi comme un seul homme ? Parce que sous un même chef, qui connaît et les soldats 25 et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire ; et j'ai ouï dire à notre grand prince qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'assurait du succès, c'est qu'il connaissait M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avait besoin d'aucun 30 ordre pour faire tout ce qu'il fallait. Celui-ci publiait de son côté qu'il agissait sans inquiétude, parce qu'il connais-

sait le prince et ses ordres toujours sûrs. C'est ainsi qu'ils se donnaient mutuellement un repos qui les appliquait chacun tout entier à son action : ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fût jamais.<sup>1</sup>

Ç'a été dans notre siècle<sup>2</sup> un grand spectacle, de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes ces deux hommes, que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés : tantôt  
10 à la tête de corps séparés ; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre ; tantôt opposés<sup>3</sup> front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue  
15 dans l'univers,<sup>4</sup> eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements, que de belles marches, que de hardiesses, que de précautions, que de périls, que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus  
20 avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un<sup>5</sup> paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par des soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à  
25 faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges<sup>6</sup> qui ont fini le cours de sa vie : l'autre, comme un  
30 homme inspiré, dès sa première bataille s'égalé aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts,

emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortunè : l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le Ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays comme un Judas le Machabée ;<sup>1</sup> l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit ; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point<sup>2</sup> par le temps : l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre ! C'est ce qu'a vu notre siècle : et ce qui est encore plus grand, il a vu un roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du Ciel ; et après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre,<sup>3</sup> concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens et l'attente de l'univers : tant est haut son courage, tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses.<sup>4</sup>

Voilà, Messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'univers ; et les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire

éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse. Car ces divins attributs paraissent-ils mieux dans les cieus qu'il a formés de ses doigts,<sup>1</sup> que dans ces rares talents qu'il distribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires? Quel astre brille davantage dans le firmament, que le prince de Condé n'a fait dans l'Europe? Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat : son grand génie embrassait tout ; l'antique<sup>2</sup> comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec la science. Il n'y avait livre qu'il ne lût, il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation,<sup>3</sup> ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt : tous sortaient plus éclairés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talents ; et non seulement aux gens de guerre, de leurs entreprises, aux courtisans, de leurs intérêts, aux politiques, de leurs négociations ; mais encore aux voyageurs curieux, de ce qu'ils avaient découvert ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce ; à l'artisan, de ses inventions, et enfin aux savants de toutes les sortes, de ce qu'ils avaient trouvé de plus merveilleux.

C'est de Dieu que viennent ces dons : qui en doute? Ces dons sont admirables : qui ne le voit pas? Mais pour confondre<sup>4</sup> l'esprit humain qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérants, tant de graves législateurs, tant d'excellents citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle,<sup>5</sup> un Scipion,<sup>6</sup> un César, un Alexandre, tous privés de la connaissance de Dieu, et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc

pas Dieu qui les a faits? Mais quel autre les pouvait faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le ciel et dans la terre? Mais pourquoi les a-t-il faits? et quels étaient les desseins particuliers de cette sagesse profonde qui jamais ne fait rien en vain? Écoutez la réponse de saint Augustin : « Il les a 5 faits, nous dit-il, pour orner le siècle présent : » *Ut ordinem sæculi præsentis ornaret.* Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil.

Qui n'admire ce bel astre? qui n'est ravi de l'éclat de son midi, et de la superbe parure de son lever et de son 10 coucher? Mais puisque Dieu l'a fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux : Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde.<sup>2</sup> De même, quand il a fait dans ses en- 15 nemis aussi bien que dans ses serviteurs ces belles lumières d'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté : ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présents ; c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse 20 destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornements de leur siècle. Qu'ont-ils voulu, ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Peut-être que, pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs? — Non : il les confond mieux en la leur donnant, et même au delà de leur attente. Cet Alexandre, 25 qui ne voulait que faire du bruit dans le monde, y en fait plus qu'il n'aurait osé espérer. Il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques ; et il semble, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu 30 quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites

comme à leurs désirs. Il leur donne pour récompense l'empire du monde, comme un présent de nul prix : O rois, confondez-vous dans votre grandeur : conquérants, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompense la gloire  
 5 des hommes : récompense qui ne vient pas jusqu'à eux ; qui s'efforce de s'attacher, à quoi ? peut-être à leurs médailles, ou à leurs statues déterrées, restes des ans et des barbares ; aux ruines de leurs monuments et de leurs ouvrages qui disputent avec le temps ; ou plutôt à leur idée,<sup>1</sup> à leur ombre,  
 10 à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, et dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre : saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu,  
 15 qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit saint Augustin, cette gloire tant désirée ; et « vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs : »  
*Receperunt mercedem suam, vani vanam.*

## III

Il n'en sera pas ainsi de notre grand prince : l'heure de  
 20 Dieu est venue, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce. Sans être averti par la maladie, sans être pressé<sup>2</sup> par le temps, il exécute ce qu'il méditait. Un sage religieux,<sup>3</sup> qu'il appelle exprès, règle les affaires de sa conscience : il obéit, humble chrétien, à sa décision ; et  
 25 nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu, qu'il invoquait avec foi, lui donna le goût  
 30 de son Écriture, et dans ce livre divin la solide nourriture

de la piété. Ses conseils<sup>1</sup> se réglaient plus que jamais par la justice : on y soulageait la veuve et l'orphelin ; et le pauvre en approchait avec confiance. Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtait avec ses enfants, il ne cessait de leur inspirer les sentiments de la véritable vertu ; et ce jeune prince son petit-fils<sup>2</sup> se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitait de son exemple. Plusieurs de ses domestiques<sup>3</sup> avaient été malheureusement nourris dans l'erreur<sup>4</sup> que la France tolérait alors : combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion ! Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisait-il voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique ! Ce n'était plus cet ardent vainqueur, qui semblait vouloir tout emporter : c'était une douceur, une patience, une charité qui songeait à gagner les cœurs, et à guérir les esprits malades. Ce sont, Messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut et souffrir les maux qu'il envoie ; ce sont ces communes pratiques de la vie chrétienne, que Jésus-Christ louera au dernier jour devant ses saints anges et devant son père céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatants dont elles sont pleines.

Pendant qu'il passait sa vie dans ces occupations, et qu'il portait au-dessus de ses actions les plus renommées la gloire d'une si belle et si pieuse retraite, la nouvelle de la maladie de la duchesse de Bourbon<sup>5</sup> vint à Chantilly comme un coup de foudre. Qui ne fut frappé de la crainte de voir éteindre cette lumière naissante ? On appréhenda qu'elle n'eût le sort des choses avancées.<sup>6</sup> Quels furent les sentiments du prince de Condé, lorsqu'il se vit menacé de perdre

ce nouveau lien de sa famille avec la personne du roi? C'est donc dans cette occasion que devait mourir ce héros ! Celui que tant de sièges et tant de batailles n'ont pu emporter, va périr par sa tendresse ! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, son cœur, qui le soutient seul depuis si longtemps, achève à ce coup de l'accabler : les forces qu'il lui fait trouver l'épuisent. S'il oublie toute sa faiblesse <sup>1</sup> à la vue du roi qui approche de la princesse malade ; si, transporté de son zèle et sans avoir besoin de secours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand roi ne craignait pas, et qu'il l'empêche enfin d'avancer, il va tomber évanoui à quatre pas ; et on admire cette nouvelle manière de s'exposer pour son roi. Quoique la duchesse d'Enghien, <sup>2</sup> princesse dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à sa famille et à ses devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le soulager, la vigilance de cette princesse ne calme pas les soins qui le travaillent ; et après que la jeune princesse est hors de péril, la maladie du roi <sup>3</sup> va bien causer d'autres troubles à notre prince.

Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit ? A voir la sérénité qui reluisait sur ce front auguste, eût-on soupçonné que ce grand roi, en retournant à Versailles, allât s'exposer à ces cruelles douleurs où l'univers a connu sa piété, sa constance, et tout l'amour de ses peuples ? De quels yeux le regardions-nous, lorsqu'aux dépens d'une santé qui nous est si chère, il voulait bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la consolation de le voir ; et que, maître de sa douleur comme de tout le reste des choses, nous le voyions tous les jours non seulement régler ses affaires selon sa coutume, mais encore entretenir sa cour attendrie avec la même tranquillité qu'il lui fait paraître dans ses jardins enchantés ? <sup>4</sup> Béni soit-il de

Dieu et des hommes, d'unir ainsi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons ! Parmi toutes ces douleurs, il s'informait avec soin de l'état du prince de Condé ; et il marquait pour la santé de ce prince une inquiétude qu'il n'avait pas pour la sienne. 5

Il s'affaiblissait, ce grand prince, mais la mort cachait ses approches. Lorsqu'on le crut en meilleur état, et que le duc d'Enghien, toujours partagé entre les devoirs de fils et de sujet, était retourné par son ordre auprès du roi, tout change en un moment, et on déclare au prince sa mort 10 prochaine. Chrétiens, soyez attentifs, et venez apprendre à mourir ; ou plutôt venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer, à bien vivre. Quoi ! attendre à commencer une vie nouvelle, lorsqu'entre les mains de la mort, glacés sous ses froides mains, vous ne saurez si 15 vous êtes avec les morts ou encore avec les vivants ! Ah ! prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténèbres. Par là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça, le prince demeure un moment dans le silence ; et tout à coup : « O mon Dieu ! dit-il, vous 20 le voulez, votre volonté soit faite : je me jette entre vos bras ; donnez-moi la grâce de bien mourir. » Que désirez-vous davantage ? Dans cette courte prière, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la confiance en sa grâce, et toute la piété. Dès lors aussi, 25 tel qu'on l'avait vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il fallait faire pour les soutenir, tel fut-il à ce dernier choc ; et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire qu'elle 30 montre seule. Pendant que les sanglots éclataient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il con-

tinuait à donner ses ordres ; et s'il défendait les pleurs, ce n'était pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardait. A ce moment il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques. Avec une libéralité digne de sa naissance et de leurs services, il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des marques de son souvenir. Comme il donnait des ordres particuliers et de la plus haute importance, puisqu'il y allait de sa conscience et de son salut éternel, averti qu'il fallait écrire et ordonner dans les formes : — quand je devrais, Monseigneur, renouveler vos douleurs et rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous connaissait ; qu'il n'y avait sans formalité<sup>1</sup> qu'à vous dire ses intentions ; que vous iriez encore au delà et suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourrait avoir oublié. Qu'un père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas ; c'est un sentiment que la nature inspire : mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette confiance jusqu'au dernier soupir ; qu'il se soit reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il meure tranquillement sur cette assurance, c'est le plus beau témoignage que votre vertu pouvait remporter ; et, malgré tout votre mérite, votre Altesse n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.<sup>2</sup>

Ce que le prince commença ensuite pour s'acquitter des devoirs de la religion mériterait d'être raconté à toute la terre : non à cause qu'il<sup>3</sup> est remarquable, mais à cause pour ainsi dire qu'il ne l'est pas, et qu'un prince si exposé à tout l'univers ne donne rien aux spectateurs. N'attendez donc pas, Messieurs, de ces magnifiques paroles qui ne servent qu'à faire connaître, sinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une âme agitée qui combat ou qui dissimule son trouble secret. Le prince de Condé ne sait ce que c'est de

prononcer de ces pompeuses sentences ; et dans la mort comme dans la vie, la vérité fit toujours toute sa grandeur. Sa confession fut humble, pleine de componction et de confiance. Il ne lui fallut pas longtemps pour la préparer : la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'est 5 de ne les attendre pas.

Mais, Messieurs, prêtez l'oreille à ce qui va suivre. A la vue du saint viatique qu'il avait tant désiré, voyez comme il s'arrête sur ce doux objet. Alors il se souvint des irrévérences, dont, hélas ! on déshonore ce divin mystère. Les 10 chrétiens ne connaissent plus la sainte frayeur dont on était saisi autrefois à la vue du sacrifice. On dirait qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appelaient les saints Pères, et que le sang de notre victime n'y coule pas encore<sup>1</sup> aussi véritablement que sur le Calvaire. Loin de trembler devant 15 les autels, on y méprise Jésus-Christ présent ; et dans un temps où tout un royaume se remue pour la conversion des hérétiques,<sup>2</sup> on ne craint point d'en autoriser les blasphèmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations : à la mort vous y penserez avec confusion et saisisse- 20 ment. Le prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avait commises ; et trop faible pour expliquer avec force ce qu'il en sentait, il emprunta la voix de son confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques et à ses amis. On lui répondit par des sanglots : ah ! répondez-lui 25 maintenant en profitant de cet exemple.

Les autres devoirs de la religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi, et combien de fois pria-t-il le Sauveur des âmes, en baisant sa croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutile- 30 ment ! C'est ce qui justifie le pécheur, c'est ce qui soutient le juste, c'est ce qui rassure le chrétien. Que dirai-je des

saintes prières des agonisants,<sup>1</sup> où dans les efforts que fait l'Église, on entend ses vœux les plus pressés, et comme les derniers cris par où cette sainte mère achève de nous enfanter à la vie céleste? Il se les fit répéter trois fois, et  
5 il y trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses médecins : « Voilà, dit-il, maintenant mes vrais médecins. » Il montrait les ecclésiastiques dont il écoutait les avis, dont il continuait les prières, les psaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se  
10 plaignit, c'était seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés. Sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre<sup>2</sup>; et au contraire il craignait toujours de trop donner à la nature. Que dirai-je de ses derniers entretiens avec le duc d'Enghien? Quelles  
15 couleurs assez vives pourraient vous représenter et la constance du père, et les extrêmes douleurs du fils? D'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles, tantôt la bouche collée sur ces mains victorieuses et maintenant défaillantes, tantôt se jetant entre ces bras et dans ce  
20 sein paternel, il semble par tant d'efforts vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses. Les forces lui manquent : il tombe à ses pieds. Le prince, sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits : puis appelant la duchesse sa belle-fille, qu'il voyait aussi sans parole et presque  
25 sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de faible il leur donne ses derniers ordres, où tout respirait la piété. Il les finit en les bénissant avec cette foi et avec ces vœux que Dieu exauce ; et en bénissant avec eux, ainsi qu'un autre Jacob,<sup>3</sup> chacun de leurs enfants en particulier : et on vit de  
30 part et d'autre tout ce qu'on affaiblit en le répétant.

Je ne vous oublierai pas, ô prince,<sup>4</sup> son cher neveu, et comme son second fils, ni le glorieux témoignage qu'il a

rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres empressements et la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes grâces du roi, le plus cher de vos vœux ; ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir si vivement occupé les dernières heures d'une si belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du roi, qui prévirent les désirs du prince mourant ; ni les généreux soins du duc d'Enghien, qui ménagea cette grâce ; ni le gré que lui fut le prince d'avoir été si soigneux, en lui donnant cette joie, d'obliger un si cher parent. Pendant que son cœur s'épanche, et que sa voix se ranime en louant le roi, le prince de Conti arrive pénétré de reconnaissance et de douleur. Les tendresses se renouvellent : les deux princes ouïrent ensemble ce qui ne sortira jamais de leur cœur : et le prince conclut, en leur confirmant qu'ils ne seraient jamais ni grands hommes, ni grands princes, ni honnêtes gens, qu'autant qu'ils seraient gens de bien, fidèles à Dieu et au roi. C'est la dernière parole qu'il laissa gravée dans leur mémoire ; c'est avec la dernière marque de sa tendresse, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentissait de cris, tout fondait en larmes : le prince seul n'était pas ému, et le trouble n'arrivait pas dans l'asile où il s'était mis. O Dieu, vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et comme disait David, ce ferme rocher<sup>1</sup> où s'appuyait sa constance !

Puis-je taire durant ce temps ce qui se faisait à la cour et en la présence du roi ? Lorsqu'il y fut lue la dernière lettre<sup>2</sup> que lui écrivit ce grand homme, et qu'on y vit, dans les trois temps que marquait le prince, ses services qu'il y passait si légèrement au commencement et à la fin de sa vie, et dans le milieu ses fautes dont il faisait une si sincère reconnaissance, il n'y eut cœur qui ne s'attendrît à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie ; et cette lecture,

suivie des larmes du roi, fit voir ce que les héros sentent les uns pour les autres. Mais lorsqu'on vint à l'endroit du remerciement, où le prince marquait qu'il mourait content, et trop heureux d'avoir encore assez de vie pour témoigner au  
5 roi sa reconnaissance, son dévouement, et s'il l'osait dire, sa tendresse, tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentiments ; et ceux qui l'avaient ouï parler si souvent de ce grand roi dans ses entretiens familiers pouvaient as-  
10 surer que jamais ils n'avaient rien entendu ni de plus respectueux et de plus tendre pour sa personne sacrée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus royales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disait ce grand prince avec aussi peu d'exagération que de flatterie.

15 Pendant qu'on lui rendait ce beau témoignage, ce grand homme n'était plus. Tranquille entre les bras de son Dieu où il s'était une fois jeté, il attendait sa miséricorde et implorait son secours, jusqu'à ce qu'il cessa enfin de respirer et de vivre. C'est ici qu'il faudrait laisser éclater ses justes  
20 douleurs à la perte d'un si grand homme : mais pour l'amour de la vérité, et à la honte de ceux qui la méconnaissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par son confesseur que si notre cœur n'était pas encore entièrement selon Dieu, il fallait, en s'adressant  
25 à Dieu même, obtenir qu'il nous fit un cœur comme il le voulait, et lui dire avec David ces tendres paroles : « O Dieu, créez<sup>1</sup> en moi un cœur pur : » à ces mots le prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée ; puis appelant le saint religieux qui lui avait inspiré ce beau sentiment : « Je  
30 n'ai jamais douté,<sup>2</sup> dit-il, des mystères de la religion, quoi qu'on ait dit. » Chrétiens, vous l'en devez croire ; et dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité.

«Mais, poursuit-il, j'en doute moins que jamais. Que ces vérités, continuait-il avec une douceur ravissante, se démêlent et s'éclaircissent dans mon esprit ! Oui, dit-il, nous verrons Dieu comme il est, face à face.» Il répétait en latin, avec un goût merveilleux, ces grands mots : *Sicuti est,*<sup>1</sup> 5 *facie ad faciem* ; et on ne se lassait point de le voir dans ce doux transport. Que se faisait-il dans cette âme ? Quelle nouvelle lumière lui apparaissait ? quel soudain rayon perçait la nue, et faisait comme évanouir en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, 10 et les saintes obscurités de la foi ? Que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté ? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière, combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde ! que l'éclat de la plus belle victoire paraît 15 sombre ! qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ces faibles yeux qui s'y sont laissé éblouir !

Venez, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt,<sup>2</sup> princes et seigneurs ; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel ; et vous plus que tous 20 les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage : venez voir le peu<sup>3</sup> qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes 25 parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images<sup>4</sup> d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des co- 30 lonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant : et rien enfin ne manque

dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros.

Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec  
5 tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières  
et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander ? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les  
10 hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles ; et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort  
15 quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau <sup>1</sup> donnés en son nom, plus que tous les autres  
20 ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous  
25 ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prières, et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi  
30 puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus : et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple !

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire, — non, 5 je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. — Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et 10 à Rocroy ; et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. » Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en 15 éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice.<sup>2</sup> Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettez fin<sup>3</sup> à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, 20 averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

## NOTES.

### EXORDIUMS TO SERMONS.

The sermons from which these exordiums are taken present quite accurately the ideas which dominate the Funeral Orations which follow them. The sermon, *Sur l'Honneur du Monde*, which had been preached in the presence of the Prince of Condé, on Palm Sunday of 1660, was drawn upon in the composition of the Funeral Oration of that noble, twenty-seven years later. The sermon, *Sur les Devoirs des Rois*, delivered on Palm Sunday of 1662, and therefore resembling in its opening paragraphs its prototype of 1660, set the argument for the Funeral Oration of Henrietta of France in 1669. Finally, the sermon, *Sur la Mort*, written for a day in Lent of 1662, furnished the outline for the Funeral Oration of Henrietta of England in 1670. The close connection between sermon and Oration revealed by these comparisons bears a most striking witness to the religious zeal with which Bossuet exercised his high office. He made the salvation of the soul predominant even in the eulogy of departed royalty.

**Page 1.** — 1. Tertullien. See note 3 for page 144.

2. Le prophète et l'évangéliste. Cf. *Zechariah IX, 9; Matthew XXI, 5.*

**Page 3.** — 1. adore, etc. See *Daniel III, 1, 7.*

2. le foudre. In the seventeenth century, this word was usually masculine when employed figuratively.

**Page 4.** — 1. je vous le vais dire. The pronoun object of the infinitive was frequently placed before the auxiliary verb at this time.

### ORAISON FUNÈBRE DE HENRIETTE-MARIE DE FRANCE.

Many of the biographical facts of this Oration were given Bossuet by Mme de Motteville, sister of the abbess of the Chaillot convent. She had prepared them at the request of the Duchess of Orleans, the daughter of the queen, whose own Funeral Oration

was to be pronounced but a few months later. (See page 131.) The main ideas had been formulated in the sermon, *Sur les Devoirs des Rois* (see pages 1 and 2, and foot-note to page 4), and some of the language of that sermon is again used here. The Oration also expresses in eloquent terms Bossuet's hopes for the conversion of the English Protestants.

**Page 9.** — 1. **Henriette-Marie** (1609-1669). Daughter of Henry IV, wife from May 1625 of Charles I, exiled by the civil wars in 1644. She aided the king in his struggles against Parliament. After the accession of her son Charles II, in 1660, she made visits to England but finally retired to France, in 1665, and gave herself up to a life of religious devotion.

2. **Chaillot**. Formerly a suburb, but now a part of Paris, near the Champs Élysées. The queen had founded a convent of Nuns of the Visitation there, shortly after the execution of Charles I. After her death her heart was deposited in the chapel of this convent, though her body was placed in the royal vaults at St. Denis. See page 22, lines 6-8.

3. **Et nunc**, etc. This text, in the Latin of the Vulgate, had been used in the second part of the sermon, *Sur les Devoirs des Rois*, to introduce the same idea.

4. **Monseigneur**. The chief official mourner, the queen's son-in-law, Philippe, Duke of Orleans, called Monsieur. Cf. note 1 for page 131.

5. **appartient**. The verb agrees with the nearest subject. Cf. note 4 for page 142.

**Page 10.** — 1. **toute entière**. In the older syntax *tout* was construed as an adjective. Cf. page 36, line 27.

**Page 11.** — 1. **de très haute**. The usual formula of reference to titles in funeral orations. See note 5 for page 131.

**Page 12.** — 1. **Grégoire**. Gregory the Great, pope from 590 to 604. This passage is taken from the second part of the sermon, *Sur les Devoirs des Rois*. It is found in a letter of the pope to Childebert II.

2. **singulier, unique**. Cf. page 14, line 18.

3. **Childebert**. Childebert II, king of the Austrasian Franks (570-596).

4. **Mérovée.** Meroveus, king of the Salian Franks towards 450, and head of the Merovingian dynasty.

5. **Saint Louis.** Louis IX (1226-1270).

6. **Henri VII.** James IV of Scotland married Margaret, daughter of Henry VII. Their son, James V, was father of Mary, Queen of Scots, the mother of James VI, who became James I of England.

**Page 13.** — 1. **sauvé.** The editors see in this sentence an allusion to Virgil's

“Si Pergama dextra  
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.”

(*Aeneid* II, 291, 292.)

2. **depuis douze siècles,** etc. Already emphasized in the sermon, *Sur les Devoirs des Rois.*

**Page 14.** — 1. **les nuages,** etc. A discreet allusion to Charles' dismissal of the French priests and ladies-in-waiting, who had accompanied his bride to England.

2. **amour mutuelle.** Both genders for the singular are found in the seventeenth century. See *amour conjugal* on page 13, line 24.

3. **commettre** = *compromettre.*

4. **Maurice.** Mauricius Flavius Tiberius, emperor of the East (582-602). This citation had already been made in the sermon, *Sur les Devoirs des Rois.*

**Page 15.** — 1. **vie.** *Matthew* VII, 14.

2. **toits.** *Matthew* X, 27.

**Page 16.** — 1. **Sommerset.** Somerset House, on the Strand, in London.

2. **très chrétienne.** Title given to the kings of France.

3. **Pierre de Bérulle** (1575-1629). French cardinal, introduced the Congregation of the Oratory into France in 1611, negotiated with the Pope concerning Henrietta's marriage to a Protestant.

4. **digne.** *Hebrews* XI, 38.

5. **terre étrangère.** See *Psalms* CXXXVII, 1-4.

6. **Apocalypse.** See *Revelation* IX, 2.

**Page 17.** — 1. **rois.** The refusal of the Pope to sanction the divorce of Henry VIII from Catherine of Aragon determined that monarch to declare himself head of the Church in England. Cf. note 4 for page 150.

2. **royauté.** By the Restoration of 1660.

**Page 18.** — 1. **trois ans de séjour.** Between 1660 and 1665.

2. **monde.** See *Luke XII*, 49.

3. **levain.** Cf. *Matthew XIII*, 33.

**Page 19.** — 1. **la Rochelle.** In 1627-1628 Richelieu besieged the Huguenots of La Rochelle. They had revolted and seized the island of Ré. An English force which had landed to aid them was driven from the island with great loss.

2. **médiatrice.** In the Peace of Breda (1667) between England and Holland, the ally of France. It ceded the Dutch settlements in America to the English.

3. **Altesses Royales.** The Duke and Duchess of Orleans.

**Page 20.** — 1. **Seigneur.** *Psalms LXXI*, 16.

2. **historien.** Quintus Curtius, probably of the first century, and author of a Life of Alexander the Great. In Book VIII, ch. 9 he says: "Venatus maximus labor est animalia figere."

**Page 21.** — 1. **Caesari,** etc. From Pliny's Natural History, VII, 25. The quotation omits after *sit* the words *praeter supra dicta*.

**Page 22.** — 1. **ce cœur.** The queen's heart, evidently placed in the chapel before the orator. See note 2 for page 9.

2. **tout poudre.** Notice that *tout* is an adverb, and modifies a noun which has the qualifying meaning of an adjective.

3. **maîtriser aux** = *maîtriser par*.

4. **parricides.** As though kings were fathers of their subjects.

**Page 23.** — 1. **libertinage d'esprit,** *free-thinking*.

**Page 25.** — 1. **la querelle de l'épiscopat.** The Presbyterians objected to the office of bishop.

2-4. **Calvinistes . . . Luthériens . . . Sociniens.** The Calvinists denied the doctrines of Transubstantiation, Free Will and the like, which the followers of Luther admitted. The Socinians, a sect established by Faustus Socinus (1539-1604), denied the deity of Christ.

5-7. **Anabaptistes.** So called because they considered a second and adult baptism necessary. — **Indépendants.** The present Congregationalists, a pure democracy in church government. — **Trembleurs.** The present day Quakers, even more individualistic in matters of worship.

8. **Chercheurs, Seekers.** A sect of Cromwell's time, which claimed that the true Christian belief was still to be found.

**Page 26.** — 1. **Augustin.** Missionary to England, sent by Gregory the Great, and first archbishop of Canterbury († 607).

**Page 27.** — 1. **Leur âme, etc.** *Zechariah* XI, 8, 9.

**Page 28.** — 1. **Un homme, etc.** A remarkable portrait of Cromwell by a contemporary.

2. **rois.** See *Revelation* XIII, 7.

**Page 29.** — 1. **Page 30.** — 1. **c'est moi . . . vienne.** See *Jeremiah* XXVII, 5-7.

**Page 31.** — 1. **Guillaume, prince d'Orange.** Father of the William of Orange who displaced James II of England.

2. **les États.** Holland.

**Page 32.** — 1. **auteur.** Tertullian.

**Page 33.** — 1. **place.** Bristol, in the southwest of England.

2. **Essex.** Son of Elisabeth's favorite. The battle was Edgehill.

3. **Tu sais, etc.** A combination of two passages from Livy (Book XXII, 51 and Book XXVI, 11). The captain is Hannibal.

4. **princesse.** The future Duchess of Orleans, who escaped to France disguised as a boy. See page 34, lines 9-16.

**Page 35.** — 1. **couru.** Notice that the past participle does not agree with its antecedent object. This construction was not infrequent in the seventeenth century. See page 38, line 12.

2. **survéquit.** A form now antiquated.

3. **prêtre de Marseille.** Salvianus (390?-484), priest and Latin author. For the allusion see *2 Samuel* XVI.

4. **Le Seigneur, etc.** *Isaiah* XXIII, 9.

**Page 36.** — 1. **Anne of Austria, widow of Louis XIII.** Bossuet had pronounced her funeral oration, no longer extant, in 1667.

2. **terre.** A reference to the assistance sent in 1669 by Louis XIV to the Venetians, who were holding Candia against the Turks.

3. **les gardes.** From the time of Charles VII (1445) to 1791.

**Page 37.** — 1. **Voyez, etc.** A selection from *Lamentations* I, 9, 10, 11, 2, *Isaiah* XXII, 4 and *Lamentations* I, 20.

**Page 38.** — 1. **saintes filles.** The nuns of the Visitation.

2. **de l'avoir fait chrétienne.** See note 1 for page 35.

3. **De là naissent,** etc. Bossuet uses here the language of a passage in his sermon, *Sur l'Impénitence finale*, which he had preached at the Louvre in Lent of 1662.

4. **Malheur,** etc. *Luke* VI, 25.

**Page 40.** — 1. **un seul coup.** By the assassination of Cromwell.

2. **elle attacha son affection,** etc. Suggested by a similar passage in St. Augustine's *De Civitate Dei*.

**Page 41.** — 1. **institut de Sainte-Marie.** The Order of the Visitation.

2. **Imitation de Jésus.** Generally assigned to the German, Thomas a Kempis (1380?-1471).

**Page 42.** — 1. **pleurent.** *Matthew* V, 4.

2. **Abraham.** See *Luke* XVI, 22.

3. **de si terribles leçons.** The Oration returns to the opening lines in this final expression. See page 9, line 6.

#### Oraison Funèbre de Henriette-Anne d'Angleterre.

Much of the plan and some of the principal ideas of this oration can be traced back to Bossuet's "Sermon on Death," preached before the court at the Louvre, probably on March 22, 1662. Certain of the passages also in the two discourses show strong resemblances. Compare the Oration with the last part of Mme de La Fayette's *Histoire de Madame Henriette*.

**Page 131.** — 1. **Henriette-Anne** (1644-1670), youngest child of Charles I of England and Henrietta of France; married in 1661 to her cousin, the Duke of Orleans, called Monsieur, younger brother of Louis XIV. Her sudden death in 1670 was laid at her husband's door by some, though the physicians decided that it was due to natural causes. Bossuet had been hastily summoned the night of her illness, and was present during her last hours. She had been a great favorite with every one, and had exercised considerable influence over the literature of her day.

2. **Saint-Denis.** Town just outside the walls of Paris. Its cathedral contains the tombs of the kings of France.

3. **Vanitas**, etc. The Scripture quoted by Bossuet is always the Vulgate version of St. Jerome (346-420).

4. **Monseigneur**. Here, the Prince of Condé, the representative of the royal family, in his capacity as the first prince of the blood.

5. **à très haute**, etc. Notice the omission of the definite article before the titles, as though unnecessary. The enumeration of titles was obligatory in such eulogies, but it generally came at the end of the division. See the Funeral Oration of the Prince of Condé, page 162, lines 26-27.

6. **à la reine sa mère**. Henrietta of France (1609-1669), widow of Charles I. The oration referred to was prepared at the request of Henrietta of England, and was pronounced in the Chaillot convent at Paris on November 16, 1669. Notice this personal beginning.

7. **il y a dix mois?** At the funeral service of Henrietta of France.

8. **Messieurs**. Notice that the formal recognition applies only to the male portion of the audience, partly because it was more ceremonious.

9. **en ce lieu**. François Faure (1612-1687), bishop of Amiens, had also pronounced a funeral oration on the English queen, at St. Denis, on November 20 of the preceding year.

10. **voyage fameux**. In June, 1670, Henrietta had gone to England on a diplomatic mission, which resulted in a secret treaty between her brother, Charles II, and Louis XIV.

11. **Vanité des vanités**, etc. Notice how constantly Bossuet brings together in sharp contrast worldly pomp and earthly vanity.

12. **permet**. The indicative after a superlative to emphasize the positiveness of this conviction.

**Page 132.**— 1. **Je veux**, etc. Bossuet states clearly the plan of his discourse.

2. **découvertes**, *revealed*, uncovered.

3. **Non**. The negation is evidently suggested by the negative clauses which follow. We should expect *Oui*.

4. **la santé n'est qu'un nom**, etc. In this estimate of human life Bossuet and Pascal agree.

**Page 133.**— 1. **Crains Dieu**, etc. *Eccles.* xii, 13-14.

2. **le néant de l'homme . . . sa grandeur**. Cf. Pascal: *Pensées*, Art. I, pensée 1.

3. **la plus illustre assemblée de l'univers**. This boast was quite true. The French court of 1670 contained more talent and culture than any other of that day.

**Page 134.** — 1. **Nous mourons tous**, etc. 2 *Samuel* xiv, 14. The Vulgate counts the two books of Samuel as the first and second books of Kings. The passage cited is where David is persuaded to take back Absalom.

2. **Leurs années**, etc. A passage of great force and eloquence. Bossuet's first point is the "vanity" of man.

3. **infirmité** = *faiblesse*. The Latin sense of *infirmitas*.

4. **Je vois la maison de France**. Henrietta was granddaughter of Henry IV, and wife of the king's brother. She was next in rank, therefore, to the queen and the queen dowager (who had died in 1666).

5. **puisqu'elles tâchent**, etc. By intermarriages.

**Page 135.** — 1. **les rois d'Écosse**. James VI of Scotland, who was James I of England, was paternal grandfather to Henrietta.

2. **que par l'autorité**, etc. Possibly an allusion to the stormy career of English sovereigns, who ruled rather by the will of Parliament than by divine right.

3. **pour la donner à la France**. Henrietta, left in England by her mother, soon fell into the hands of Parliament. But shortly afterwards (July, 1646) her governess contrived to escape with her to France. See page 149, line 18 — page 150, line 6.

4. **son incomparable douceur**. The quality which contemporaries insist upon in their allusions to Henrietta.

5. **que faisait**. Note omission of *ne*.

6. **Anne d'Espagne**. Anne of Austria (1601-1666), daughter of Philip III of Spain, married to Louis XIII in 1615.

7. **une reine**. Maria Theresa (1638-1683), daughter of Philip IV of Spain, married to Louis XIV in 1660.

8. **Philippe de France**. The Duke of Orleans.

**Page 136.** — 1. **de** = *par*.

2. **Madame**. The title of the wife of Monsieur. Molière dedicated his *École des Femmes* to Henrietta, Racine his *Andromaque*. Fontenelle in his *Vie de Corneille* says that she suggested to Corneille and Racine respectively the subject for *Tite et Bérénice* and *Bérénice*.

3. **Le roi, dont le jugement**, etc. Louis XIV did, in fact, show unusual good judgment in the earlier part of his reign. Part of the misunderstanding between Madame and Monsieur was occasioned by the admission of the former into secrets of state, about which the latter was never consulted. See pages 137-138.

**Page 137.** — 1. **en fît.** The *en* is not a subjective genitive here, but, in imitation of the Latin construction, objective. The French term would be *à leur sujet*.

2. **dégradés.** In its etymological sense, "reduced in rank."

3. **le goût des romans,** etc. Allusion to the society novels in vogue, especially Mlle de Scudéry's *Grand Cyrus* and *Clélie*. Cf. La Bruyère, "De la Société et de la Conversation," No. 65.

4. **Ils ressemblent.** *Ils* means "men." The reference is to *Proverbs* xxv, 28.

**Page 138.** — 1. **le voyage d'Angleterre.** See page 131, note 10.

2. **Ce grand roi,** etc. A radically different view of Charles II from the one now held. But Bossuet could have known of him only through the most partisan sources. Cf. page 151, lines 4-8.

**Page 139.** — 1. **O Dieu, dit le Roi Prophète,** etc. *Psalm* xxxix, 5. In his *Sermon sur la Mort* Bossuet had already used this reference and given a like commentary. The idea of calling on a king (David) for a witness is also to be found in the "division" of the Oration on Henrietta of France.

2. **Il est ainsi** = *Cela est ainsi*.

3. **Ni l'édifice n'est plus solide,** etc. This construction was a favorite one with Bossuet. The same argument is found in the *Sermon sur la Mort*.

4. **l'accident,** *attribute*.

**Page 140.** — 1. **Vous voilà blessé,** etc. *Isaiah* xiv, 10. But the Vulgate and King James' versions differ again here.

2. **Ils mourront,** etc. *Psalm* cxlvi, 4.

3. **Je me suis,** etc. *Eccles.* ii, 12, 15.

**Page 141.** — 1. **O nuit désastreuse !** etc. This passage is celebrated in literature.

2. **Madame se meurt.** These are said to be the very words with which a laquais of Madame aroused Bossuet the night of her death.

3. **Saint-Cloud.** Town outside of Paris, on the Seine, where the Duke of Orleans had built a palace and laid out a park.

4. **la douleur,** etc. See Virgil's "Luctus ubique, pavor, et plurima mortis imago" (*Aeneid* II, 369).

5. **Monsieur.** All accounts go to show that the Duke was in no

way affected, and it would seem as though most of the attendants had little notion of a fatal ending to the illness.

6. **Le roi pleurera.** *Ezekiel vii, 27.*

7. **le roi même.** Louis XIV and the queen were present for a while, and withdrew in great sorrow.

**Page 142.** — 1. **Ambroise.** Ambrosius (340-397), bishop of Milan and Christian author. The passage here quoted is from a funeral oration he pronounced over his brother, Satyrus.

2. **Madame cependant.** A paraphrase of *Psalms* ciii, 15-16, or *Isaiah* xl, 6-8. Most beautiful in sentiment and expression, contrasting with the oratorical language which precedes.

3. **exagère** = *agrandit*.

4. **garantissait.** The verb agrees with the nearest subject, the usual construction in the seventeenth century.

5. **deux puissants royaumes.** France and England, by the treaty of Dover.

**Page 143.** — 1. **la campagne de Flandre.** In the year 1667.

2. **et si quelque chose,** etc. Madame's conduct had aroused her husband's jealousy and suspicions.

3. **dont nous ne croyions pas,** etc., *which we thought would give us no concern.* Explained by the sentence following.

4. **décoration.** The cathedral of St. Denis had been hung with black for the occasion, and a mausoleum had been erected in the choir, "si superbe qu'il ne s'en estoit pas encor vu un pareil" (*Gazette de France*, 23 août, 1670).

**Page 144.** — 1. **ces demeures souterraines.** The vaults under the church, which hold the tombs of the kings.

2. **comme parle Job.** *Job* xxi, 26.

3. **Tertullien.** Tertullian (160-240), Church Father and writer on apologetics. This passage from "Notre chair change" to "restes" is almost an exact repetition of a passage in the *Sermon sur la Mort*.

4. **les voies,** etc. Perhaps a paraphrase of *Psalms* xvi, 11.

## II.

Having shown the vanity of man, the preacher now proceeds to point out what is great in him.

**Page 145.** — 1. **que le corps,** etc. *Eccles.* xii, 7.

**Page 146.** — 1. **Saint Chrysostome.** St. John Chrysostom (347-407), the eloquent bishop of Constantinople. The quotation is from a homily on Matthew.

2. **Tout est vanité sous le soleil.** *Eccles. i, 14.*

3. **ne vous étonnez pas,** etc. See *Eccles. ii, 18-24.*

4. **Hé! s'écrie ce sage roi.** *Eccles. ii, 19.* The King James' version is not in the form of a question.

5. **Mais cela même.** *Eccles. ii, 1.*

**Page 147.** — 1. **Unus interitus est,** etc. *Eccles. iii, 19.*

2. **esprits.** In the philosophical language of the time the *esprits* were impalpable bodies which were the principle of animal life and feeling.

3. **se déconcertent,** *cease to work together,* to harmonize.

4. **une machine.** The Cartesian doctrine, so far as the body was concerned.

5. **Ennuvés,** *Much saddened.* This word has lost in force since the seventeenth century.

6. **Dieu examinera,** etc. *Eccles. xii, 14.*

7. **Le Psalmiste dit.** *Psalm cxlvi, 4.*

**Page 148.** — 1. **dont la figure passe.** *1<sup>o</sup> Cor. vii, 31.*

2. **Vous savez,** etc. What immediately follows is based on St. Augustine's work on grace.

3. **nous prévient,** *anticipates us,* comes to us before we have desired it. The paragraph abounds in theological terms, as **persévérance finale,** *final perseverance,* continuance in Christian work.

4. **impression = empreinte,** the root-meaning. Cf. page 153, line 6.

**Page 149.** — 1. **il a fallu renverser,** etc. The revolt of Parliament against Charles I had resulted in Henrietta's flight to France, and her entrance into the Roman Catholic church.

2. **disons des derniers,** etc. It was Henry VIII who separated from the Church of Rome (1534-1539).

3. **cher que,** for *aussi cher que,* or *plus cher que.*

4. **mère catholique.** Henrietta of France, from whom the daughter was separated when scarcely two weeks old. But she was in the hands of Parliament for a few months only, and that nearly two years later. See page 150, line 1.

5. **Mon père et ma mère,** etc. *Psalm xxvii, 10.*

6. **je fus comme jetée**, etc. *Psalm* xxii, 10. In this and the preceding reference the King James' version differs again from the Vulgate.

**Page 150.** — 1. **comme l'aigle prend ses petits**. Cf. *Exodus* xix, 4.

2. **de saint Édouard et de saint Louis**. Edward the Confessor, king of England (1042-1066); Louis IX, king of France (1226-1270).

3. **monuments**. Cathedrals especially.

4. **Est-ce que le crime**, etc. Henry VIII drifted into Protestantism mainly through the opposition which he met with from the Pope in regard to his matrimonial affairs.

5. **reine Marie**. Mary Tudor (1516-1558), who during her short reign (1553-1558) tried to re-establish the old faith.

6. **à l'État**. Construed after *réservez-vous*. — **de secrets retours**, to Catholicism.

**Page 151.** — 1. **Opto apud Deum**. *Acts* xxvi, 29.

2. **il me reste . . . de**. The construction with *à* is preferable to-day. Both *de* and *à* were used in the seventeenth century.

3. **elle commence**, etc. *2 Cor.* v, 1-4.

**Page 152.** — 1. **sortis des figures qui passent**. Cf. *1 Cor.* vii, 31.

2. **le testament**, etc. St. Paul develops this idea in *Hebrews* ix, 15-28. Bossuet had already adopted it in the "division" of his *Sermon sur la Passion* (1662).

3. **forte**. Not strong, but in the Latin sense of *fortis*. Bossuet's language was particularly affected by Latin, because most of his reading was in that tongue.

4. **Voulez-vous voir**, etc. This second account of Madame's last hours is in hopeful contrast with the first. See pages 141-142.

**Page 153.** — 1. **sa belle-mère**. Anne of Austria. See page 135, note 6.

**Page 154.** — 1. **ces excessives et insupportables douleurs**. All accounts agree that Madame's sufferings were intense, though few appreciated their serious nature. Notice how detailed is Bossuet's description of the last scenes.

2. **Le patient**, etc. *Proverbs* xvi, 32. — **fort** here is the *fortis* of the Vulgate. Bossuet first translated it *brave* (in the first edition), which is the correct rendering.

3. **ce qu'elle a dit à Monsieur.** Mme de La Fayette, the intimate friend of Madame, reports these words as follows: "Hélas! Monsieur, vous ne m'aimez plus, il y a longtemps; mais cela est injuste, je ne vous ai jamais manqué."

**Page 155.** — 1. **Il s'est hâté,** etc. A quotation from the apocryphal *Book of Wisdom* (iv, 14), attributed to Solomon.

2. **dessin.** Bossuet spelled *dessein*, the prevailing orthography for both *dessein* and *dessin* in his time.

3. **ne disons plus,** etc. As in the first part of the Oration. See page 143, line 14.

**Page 156.** — 1. **je le sais.** Bossuet alludes to an emerald ring Madame had had made for him when he was appointed Bishop of Condom, and which in her last moments she requested one of her English maids to give him after her death. (See Mme de La Fayette's *Histoire de Madame*.)

**Page 157.** — 1. **qu'elle allait être précipitée dans la gloire.** From Tacitus: "Sic Agricola . . . in ipsam gloriam præceps agebatur" (*Agricola*, c. 41).

2. **Je suis,** etc. *Isaiah* xlvii, 10.

**Page 158.** — 1. **nous pouvons achever,** etc. Remember that this Oration was a part of the regular church service, a sermon in the mass. See Introduction, page viii.

**Page 159.** — 1. **Attendons-nous que Dieu,** etc. Suggested perhaps by *Luke* xvi, 31.

2. **c'est par passion, et non par raison,** etc. For Pascal's view, see *Pensées*, Art. VIII, pensée 6.

3. **ni de plus près, ni plus fortement.** Notice the use of *ni . . . ni* in interrogation, where the declarative phrase would be negative. It was not unusual in the seventeenth century.

4. **que de la vouloir forcer,** would now be changed to *que de se voir forcée*, since the modern construction of the phrase rejects the introduction of a new subject into a dependent clause in the infinitive.

**Page 160.** — 1. **pénitence.** Notice how this Oration maintains to the end the idea of the vanity of earth. Nothing lasts but faith and repentance.

## ORAIISON FUNÈBRE DE LOUIS DE BOURBON.

This is the last of Bossuet's Funeral Orations. See the closing sentence of the Oration itself. Compare for thought with the *Sermon sur l'Honneur du Monde* which Condé had heard Bossuet preach on March 21, 1660.

2. **Louis de Bourbon** (1621-1686), Prince of Condé, the most famous of his family, was together with Turenne the great general of the seventeenth century. In his quality as governor of Burgundy he had known and befriended Bossuet for many years. Probably for that reason Louis XIV desired that Bossuet should eulogize him. The ceremony took place at Notre Dame of Paris, magnificently decorated for the occasion with arms, escutcheons, portraits, triumphal arches and a mausoleum, and hung with the flags Condé and Turenne had won from the enemy. See page 193, lines 25-32.

3. **Monseigneur.** Henri-Jules de Bourbon (1643-1709), eldest son of Condé, and succeeding to his title.

**Page 161.** — 1. **leurs seules actions**, etc. Perhaps a paraphrase of "let her own works praise her in the gates" (*Proverbs xxxi, 31*).

2. **du plus grand**, etc. Louis XIV, called below Louis le Grand.

3. **qui a honoré la maison de France.** Condé was the first prince of the blood, being the great grandson of the Huguenot leader Condé, of the sixteenth century, who was uncle to Henry IV of France.

4. **Louis le Grand.** This title was conferred on Louis XIV by the city of Paris in 1680.

5. **représentations.** Probably an allusion to the catafalque and its covering.

6. **C'est vous**, etc. *Psalm cxliv, 1.*

**Page 162.** — 1. **ces princes.** The new Prince of Condé, his son, the Duke of Bourbon, and his cousin, the Prince of Conti, who represented the family at the ceremony.

2. **ce religieux pontife.** The Archbishop of Paris, François de Harlay (1625-1695), who officiated at the mass.

3. **excellente** = *supérieure*. The Latin *excellens*. In this Oration even more perhaps than in the one on Madame, the meanings of Latin words encroach on their French derivatives.

4. **Premier Prince du Sang.** Bossuet has united the exordium

and the division of his Oration. They were separated in the Oration on Madame.

5. **un Cyrus.** The Cyrus who founded the Persian empire († a. 529 B. C.). In Mlle de Scudéry's novel of *Artamène ou le Grand Cyrus* (1649-1653) the hero, Cyrus, was Condé himself. Cf. page 137, note 3.

**Page 163.** — 1. **Tu n'es pas encore,** etc. A paraphrase of *Isaiah* xlv, 1-7.

2. **Le voyez-vous,** etc. *Daniel* viii, 5.

3. **A sa vue,** etc. *Daniel* viii, 6-7.

4. **durant la minorité d'un roi de quatre ans.** Louis XIV was born in 1638. Louis XIII died in 1643. The government from this date to the majority of Louis XIV (1651) was in the hands of Anne of Austria and Mazarin.

5. **sera = viendra.**

6. **le duc d'Enghien.** The title of the eldest son in the Condé family.

**Page 164.** — 1. **les vieillards expérimentés.** Reference to the generals who advised against attacking the enemy before Rocroi.

2. **Rocroi, Rocroi.** Town in the Ardennes department, where Condé won a victory over the Spaniards in 1643. Notice the remarkable description which follows. Mlle de Scudéry had also described Rocroi in *le Grand Cyrus*.

3. **Don Francisco de Mellos** (1611-1665). Governor of the Spanish Netherlands and commanding a division at Rocroi.

4. **cet autre Alexandre.** Alexander is said to have slept soundly the night before Arbela (331 B. C.), where he defeated Darius.

5. **étonner, strike like a thunderbolt.** The older, root meaning.

6. **Restait cette redoutable infanterie.** Here begins one of the finest oratorical passages in literature.

**Page 165.** — 1. **Fontaines.** Pedro, count de Fuentès (1560-1643), Spanish general of French origin.

2. **Bek.** Johann, baron von Beck (1588-1648), a distinguished general in the Spanish service and governor of Luxemburg. See page 179, lines 2-4.

3. **courages = cœurs,** as often in the seventeenth century.

4. **Lens.** Town in the department of Pas-de-Calais. Victory won there by Condé in 1648. See page 178, line 27—page 179, line 4.

**Page 166.** — 1. **Thionville.** Town of Lorraine, ceded to Germany in 1871. Condé took it three months after Rocroi.

2. **La cour,** etc. Condé's demeanor on his return to Paris was somewhat more exacting than Bossuet admits. He refused to return to the army until the queen regent had promised to restore to him the Chantilly estate of his family.

**Page 167.** — 1. **Ce n'est pas,** etc. The seventeenth century often wrote *c'est* even with plural predicates. See, however, *c'étaient*, page 166, line 31. The passage is an allusion to the German campaign of 1644-1645, in and near the Black Forest.

2. **Merci.** Francis, count Mercy (1598-1645), a distinguished Austrian general of the Thirty Years' War.

3. **Fribourg.** Freiburg in Breisgau (Baden), taken by Mercy, July 28, 1644, and attacked a week later by Condé and Turenne.

4. **Turenne.** Henri, viscount Turenne (1611-1675). Marshal of France, and with Condé the greatest general of the time. Bossuet had converted him from Protestantism.

5. **Machabée.** Allusion to the martial Jewish family of the Maccabees who flourished in the second century before Christ. The quotation which follows is from *Isaiah* lxiii, 5. Cf. page 181, line 13.

**Page 168.** — 1. **Philisbourg, Philipsburg,** in Baden, taken September 9, 1644. It was held by France until its capture by the Austrian army in 1676. It was restored to France by the peace of 1678.

2. **Worms, Spire, Mayence, Landau.** Towns in the Rhine valley, north of Strasburg.

3. **Nordlingue, Nördlingen,** in Bavaria. Hard-won victory of Condé and Turenne over Mercy, August 3, 1645. See page 180, note 1.

4. **qu'une seule.** Lerida in Spain, vainly besieged by Condé in 1647.

**Page 169.** — 1. **Plus vites,** etc. 2 *Samuel* i, 23.

2. **quartiers, camps.**

3. **d'armer cette tête.** Condé had a cuirass, but not a helmet. He wore in battle a hat with white plumes.

4. **jusqu'à cette fatale prison.** Bossuet has now come to Condé's career during the civil wars of the Fronde (1648-1653). At first Condé was loyal to the queen regent, but hostile to Mazarin's influence. He was imprisoned at Vincennes during 1650 for his arrogant bearing.

**Page 170.** — 1. **Mais sans vouloir excuser**, etc. Set at liberty in February, 1651, Condé proceeded to raise a revolt in the south of France and summoned the Spaniards to his aid. See line 17.

2. **de l'Empire**. The Holy Roman or German Empire.

3. **Namur**. Town of Belgium.

4. **l'archiduc**. Leopold William of Austria, brother of the emperor, Ferdinand III.

5. **lieu tiers**, *neutral ground*. What is meant is that Condé would not meet the Archduke either in the latter's quarters or his own, but in a third place which belonged to neither.

6. **duc d'Enghien**. Condé's eldest son, born in 1643. Condé had succeeded to his title of Prince of Condé through the death of his own father in 1646. See page 163, note 6.

**Page 171.** — 1. **dominait**, *was the ruler*, had authority.

2. **au roi d'Angleterre**. Charles II.

3. **au duc d'York**. James II of England, Charles's younger brother, who succeeded him in 1685 and was deposed in 1688.

4. **et il apprit**, etc. Saint-Simon relates in his *Mémoires* that Condé rebuked Don Juan, bastard of Spain and governor of the Netherlands, for his disrespectful treatment of the exiled Charles by inviting him and Charles to dinner and having the table laid for Charles alone, Condé serving.

5. **traité des Pyrénées**. Between France and Spain, in 1659. Spain threatened, if Condé was not pardoned by Louis, to present him with territory in Flanders. See page 173, note 3:

6. **Cambrai**. Town in the department of the Nord.

7. **le passage du Rhin**. In the campaign of 1672 against the Dutch, the French troops led by Louis XIV in person forded a branch of the Rhine near Aerdÿt, with very slight resistance on the part of the enemy. But this insignificant affair was for various reasons regarded as a wonder by the French, and was immortalized in poetry, sculpture and painting.

**Page 172.** — 1. **Senef**. Seneffe in southern Belgium. Drawn battle between Condé and William of Orange in 1674. See page 176, lines 7-20.

2. **rien ne manquerait**, etc. The young duke, as a matter of fact, showed no aptitude for military art.

3. **se redoublaient** = *redoublaient*. No longer reflexive.

4. *attendue* agrees with *douceur* alone. Cf. page 142, note 4.

5. *caractère*, *sign.* The etymological meaning of the word, and explained by *marque* in the line following.

**Page 173.** — 1. *et les grands*, etc. Cf. La Bruyère, "Du Souverain ou de la République," No. 16. •

2. *Reconnaissez . . . cours.* One of the finest periods in the Oration. Bossuet could speak from the results of his own experience with Condé.

3. *Le premier argent*, etc. To indemnify him for the loss of the territory of Condé, surrendered to France by the Treaty of the Pyrenees, Spain paid over to the prince some three million francs.

4. *écus.* The *écu* was reckoned at three francs.

**Page 174.** — 1. *actions.* Military operations are meant.

2. *Chantilly.* The old Montmorency estate, which passed to the female line (Condé's mother) in 1632. It is some thirty miles north of Paris. By the deed of its last owner, the Duc d'Aumale, the estate and castle together with its manuscripts and art collections have become the property of the Institute of France.

**Page 175.** — 1. *partis.* Scouting parties.

2. *aigle*, which is now masculine, except in the sense of "standard," was formerly feminine by derivation, from the Latin *aquilam*.

**Page 176.** — 1. *toutes les flèches*, etc. *Isaiah* v, 28.

2. *Piéton.* A stream near Seneffe, where Condé encamped.

3. *trois puissances.* Austria, Holland and Spain, allied by the Treaty of The Hague (1673).

4. *superbes étendards.* They bore "Pro honore et patria."

5. *Oudenarde.* Town of eastern Flanders, besieged by William of Orange after Seneffe, but relieved by Condé.

6. *Besançon.* Former capital of Franche-Comté, now in the department of the Doubs. After a siege of three weeks, the town surrendered, May 15, 1674.

7. *la Franche-Comté.* Province of eastern France lying along the Jura mountains. It formerly belonged to Burgundy and went over to the rule of Spain with that duchy through Charles the Fifth. It had already been overrun by the French in the war which ended with the Treaty of Aix-la-Chapelle (1668). This time the conquest occupied six weeks.

8. **en Alsace.** Reference to the campaign of 1674-1675, conducted by Turenne against greatly superior forces. Louis was with the army from May to July, 1675.

**Page 177.** — 1. **Quoiqu'une heureuse naissance,** etc. See La Bruyère, "Du Mérite Personnel," No. 32.

2. **comme** = *comment*.

3. **Catalogne.** Catalonia, the northeastern province of Spain.

4. **postes, positions.** Cesar relates these incidents in his *De Bello Civili* I, c. 38 to end. The two leaders were Petreius and Afranius, Pompey's generals.

5. **Châtenoy.** Town of Alsace, southwest of Strasburg (German *Kestenholz*).

6. **Selestad, Schlettstadt,** in Alsace, close to Châtenoy. Condé commanded the French here in August and September, 1675, after Turenne's death.

7. **on lui verra** = *on le verra*; quite frequent in the seventeenth century.

8. **Saverne, Zabern,** in Alsace, northwest of Strasburg.

9. **Haguenau.** Hagenau, in Alsace, north of Strasburg. The events related here took place the first ten days of September, 1675. Montecuculli (1608-1681) was the opposing Austrian general.

10. **éclairé,** with light from on high. See page 178, lines 23-24.

**Page 178.** — 1. **saillies.** Of anger. Notice that the preceding verb is in the singular. See page 167, note 1.

2. **cette terrible journée,** etc. July 2, 1652, at Paris, when Condé, at the head of the Fronde troops, defeated by Turenne outside the walls at the St. Antoine gate, retired into the city under the protection of the cannon of the Bastille.

3. **en tête,** *opposed to himself*.

4. **l'archiduc.** See page 170, note 4. For Lens, see page 165, note 4.

**Page 179.** — 1. **d'un siège important.** Of Cambrai, in 1657.

2. **trop** = *très*. The root sense of the word.

3. **Dunkerque, Dunkirk,** on the Straits of Dover, captured in October, 1646. — **ses barques.** It was a famous port for privateers.

4. **nos alliés.** The Dutch, at this time.

5. **Egressus est Israel,** etc. 1 *Samuel* xi, 7.

**Page 180.** — 1. *la bataille la plus hasardeuse*, etc. At Nördlingen, the village of Allerheim was repeatedly assaulted by the French. They were repulsed until Mercy's wound gave them the advantage. Still their right wing was routed.

2. *Ç'a été dans notre siècle*, etc. This comparison of Condé and Turenne greatly injured Bossuet's Oration in the eyes of his contemporaries, or at least of the higher classes. They could not endure the praise of a simple nobleman to encroach on the eulogy of a prince of the blood.

3. *tantôt opposés*, etc. From 1651 to 1659, while Condé was in the Fronde or was commander of the Spanish army.

4. *la sagesse se joue dans l'univers*. Possible allusion to 1 *Cor.* i and iii.

5. *L'un*. Turenne.

6. *aux prodiges*, etc. The Alsatian campaign of 1674-1675, in which Turenne was killed by a cannon-ball (July 27, 1675, at Salzbach).

**Page 181.** — 1. *Judas le Machabée*. Judas Maccabeus, who freed Jerusalem from the Syrians in 163 B.C. Cf. page 167, note 5. Esprit Fléchier (1632-1710) had compared Turenne to Judas Maccabeus in his Funeral Oration on the former (January 10, 1676). He had taken his text from the book of the Maccabees (1 *Mac.* xi, 20-21).

2. *ne se flétrit point*. The reflexive for the passive.

3. *les maladies de l'autre*. After finishing the campaign of 1675, Condé retired to Chantilly on account of his bodily infirmities. Still the French armies continued to be successful for another decade.

4. *glorieuses*. Bossuet really felt what he says of Louis XIV. Cf. the Oration on Madame, page 136, lines 16-17, and below, pages 186-187.

**Page 182.** — 1. *de ses doigts*. *Psalm* viii, 3.

2. *l'antique*, *antiquity*. Condé had been thoroughly educated and was especially interested in theology.

3. *spéculation*, *theoretical knowledge*. Cf. page 65, line 1.

4. *Mais pour confondre*, etc. This idea is a favorite one with Bossuet and had been often expressed in his sermons and orations.

5. *Marc-Aurèle*. Marcus Aurelius, emperor of Rome from 161 to 180. He left a collection of meditations, published under the title of "Thoughts of Marcus Aurelius."

6. *Scipion*. Probably Scipio Africanus (234-183 B.C.).

**Page 183.** — 1. **Mais puisque Dieu, etc.** Suggested by *Matthew* v, 45.

2. **ce grand théâtre du monde.** An idea found in Descartes and La Bruyère, "De la Cour," No. 99.

**Page 184.** — 1. **à leur idée.** Our idea of them.

2. **sans être pressé.** Condé's conversion took place not more than three years before his death. Cf. page 192, lines 29-32.

3. **Un sage religieux.** The Jesuit, Étienne-Agard Deschamps (1613-1701).

**Page 185.** — 1. **Ses conseils,** in regard to his private matters and the management of his household, to which *y* must refer in line 2.

2. **son petit-fils.** Louis, duke of Bourbon (1668-1710), La Bruyère's pupil, present at the ceremony. See page 162, note 1.

3. **domestiques.** Applied at this time to all who were attached to a great family.

4. **nourris dans l'erreur, etc.** Bossuet refers to Protestantism, which was "tolerated" in France previous to the revocation of the Edict of Nantes in 1685.

5. **la maladie de la duchesse de Bourbon.** This young princess, the daughter of Louis XIV and Madame de Montespan, was married to Condé's grandson in 1685. Her illness was small-pox.

6. **avancées, ripe,** mature already and on the point of decay.

**Page 186.** — 1. **S'il oublie toute sa faiblesse, etc.** Louis wished to enter the sick-room, but Condé, who could scarcely move without assistance, ran to prevent him.

2. **la duchesse d'Enghien.** Condé's daughter-in-law since 1663. Her mother was Anne of Gonzague, on whom Bossuet had pronounced a funeral oration in 1685.

3. **la maladie du roi.** Allusion to a painful operation undergone by Louis, November 18, 1686. See lines 21-29.

4. **ses jardins enchantés.** The park at Versailles, which had been laid out by Le Nôtre. The works lasted twenty years and are said to have cost more than a milliard of francs. Bossuet is here relating facts regarding the courage of the king, who appeared in public but a few hours after the operation.

**Page 188.** — 1. **sans formalité** refers to *formes* in line 10; legal forms.

2. *cette louange*. To compliment the chief mourner was a conventional thing in funeral orations. Bossuet has introduced his compliment most skillfully and naturally, though it can hardly be said that it was deserved by the recipient.

3. *qu'il* = *que cela* referring to *Ce que*. Cf. page 139, note 2.

Page 189. — 1. *pas encore* = *plus*.

2. *pour la conversion des hérétiques*, etc. It would seem as though the revocation of the Edict of Nantes and the forced conversion of the Protestants marked the turning-point of real piety among the more influential courtiers.

Page 190. — 1. *prières des agonisants*. The prayers in the office of the Visitation of the Sick which are said for the dying.

2. *il ne s'y laissa jamais vaincre*. The *y* refers to *tendresse* and is to be translated "by it." In the seventeenth century *se laisser* was followed by *à* in those constructions where *par* is required to-day.

3. *Jacob*. See *Gen.* xlix, 1-27.

4. *ô prince*. François-Louis de Bourbon, prince of Conti (1664-1709). He was Condé's orphaned nephew, a most excellent soldier and scholar, but had incurred the ill-will of the king (cf. page 191, line 3), by sundry witticisms and by enlisting without royal permission in a war against the Turks.

Page 191. — 1. *ce ferme rocher*. 2 *Samuel* xxii, 2-3.

2. *la dernière lettre*, etc. Mme de Sévigné speaks of the noble tone of this letter, and of the king's emotion on hearing it read. (Cf. her *Letter* of December 13, 1686).

Page 192. — 1. *O Dieu, créez*, etc. *Psalms* li, 10.

2. *Je n'ai jamais douté*, etc. Condé had been looked upon by some as a free-thinker.

Page 193. — 1. *Sicuti est*, etc. 1 *John* iii, 2, and 1 *Cor.* xiii, 12.

2. *mais venez plutôt*, etc. This address cites each class which was represented at the service: the nobles, the magistrates, the clergy and the princes of the blood.

3. *venez voir le peu*, etc. Bossuet returns to the idea developed in the Oration on Madame.

4. *des fragiles images* = *de fragiles images* to-day. Both constructions are found in the seventeenth century.

**Page 194.** — 1. *un verre d'eau*, etc. *Matthew x*, 42.

**Page 195.** — 1. *Et hæc est*, etc. 1 *John v*, 4.

2. *ce sacrifice*. Symbolized by the mass, of which this Oration was the sermon. See page 158, note 1.

3. *Vous mettez fin*, etc. This was in fact Bossuet's last Oration. In 1690 he delivered an address at the Val-de-Grâce convent on the Dauphiness, whose heart had been brought there (April 26). It was not age which led him to renounce formal panegyrics. He had never favored such discourses, thinking them essentially worldly and unworthy the effort of a priest.

# ADVERTISEMENTS



# Heath's Modern Language Series.

## FRENCH GRAMMARS AND READERS.

- Edgren's Compendious French Grammar. \$1.12.  
Edgren's French Grammar, Part I. 35 cts.  
Fraser and Squair's French Grammar. \$1.12.  
Fraser and Squair's Abridged French Grammar. \$1.10.  
Fraser and Squair's Elementary French Grammar. 90 cts.  
Grandgent's Essentials of French Grammar. \$1.00.  
Bruce's Grammaire Française. \$1.12.  
Grandgent's Short French Grammar. Help in pronunciation. 75 cts.  
Grandgent's French Lessons and Exercises. *First Year's Course for Grammar Schools.* 25 cts. *Second Year's Course.* 30 cts.  
Grandgent's Materials for French Composition. Each, 12 cts.  
Grandgent's French Composition. 50 cts.  
Bouvet's Exercises in Syntax and Composition. 75 cts.  
Clarke's Subjunctive Mood. An inductive treatise, with exercises. 50 cts.  
Hennequin's French Modal Auxiliaries. With exercises. 50 cts.  
Kimball's Materials for French Composition. Each, 12 cts.  
Brigham's Exercises in French Composition. Based on *Sans Famille*. 12 cts.  
Storr's Hints on French Syntax. With exercises. 30 cts.  
Marcou's French Review Exercises. 25 cts.  
Houghton's French by Reading. \$1.12.  
Hotchkiss' Le Primer Livre de Français. Boards. 35 cts.  
Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation. 90 cts.  
Fontaine's Lectures Courantes. Can follow the above. \$1.00.  
Prisoners of the Temple (Guerber). For French Composition. 2¢ cts.  
Bruce's Dictées Françaises. 30 cts.  
Story of Cupid and Psyche (Guerber). For French Composition. 18 cts.  
Lyon and Larpent's Primary French Translation Book. 60 cts.  
Mansion's First Year French. For young beginners. 50 cts.  
Méthode Hénin. 50 cts.  
Snow and Lebon's Easy French. 60 cts.  
Super's Preparatory French Reader. 70 cts.  
Anecdotes Faciles (Super). For sight reading and conversation. 25 cts.  
French Fairy Tales (Joynes). Vocabulary and exercises. 35 cts.  
Bowen's First Scientific Reader. 90 cts.  
Davies' Elementary Scientific French Reader. 40 cts.  
Heath's French Dictionary. Retail price, \$1.50.

# Death's Modern Language Series.

## ELEMENTARY FRENCH TEXTS.

- Ségur's Les Malheurs de Sophie.** Two episodes. Notes, vocabulary and exercises by Elizabeth M. White, High School, Brooklyn, N.Y. 45 cts.
- Saintine's Picciola.** With notes and vocabulary by Prof. O. B. Super. 45 cts.
- Mairêt's La Tâche du Petit Pierre.** Notes, vocabulary and exercises by Professor Super, Dickinson College. 35 cts.
- Bruno's Tour de la France par deux Enfants.** Notes and vocabulary by C. Fontaine, High School, New York City. 45 cts.
- Verne's L'Expédition de la Jeune Hardie (Lyon).** Vocabulary. 25 cts.
- Gervais Un Cas de Conscience (Horsley).** Vocabulary. 25 cts.
- Génin's Le Petit Tailleur Bouton (Lyon).** Vocabulary. 25 cts.
- Assollant's Aventure du Célèbre Pierrot (Pain).** Vocabulary. 25 cts.
- Muller's Grandes Découvertes Modernes.** Photography and Telegraphy. With notes, vocabulary and appendixes. 25 cts.
- Récits de Guerre et de Révolution (Minszen).** Vocabulary. 25 cts.
- Bruno's Les Enfants Patriotes (Lyon).** Vocabulary. 25 cts.
- Bedollière's La Mère Michel et son Chat (Lyon).** Vocabulary. 25 cts.
- Legouvé and Labiche's La Cigale chez les Fourmis.** A comedy in one act, with notes, by W. H. Witherby. 20 cts.
- Labiche's La Grammaire (Levi).** Vocabulary. 25 cts.
- Labiche's Le Voyage de M. Perrichon (Wells).** Vocabulary. 30 cts.
- Labiche's La Poudre aux Yeux (Wells).** Vocabulary. 30 cts.
- Dumas's Duc de Beaufort (Kitchen).** Vocabulary. 30 cts.
- Dumas's Monte-Cristo (Spiers).** Vocabulary. 40 cts.
- Assollant's Récits de la Vieille France.** Notes by E. B. Wauton. 25 cts.
- Berthet's Le Pacte de Famine.** With notes by B. B. Dickinson. 25 cts.
- Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan (Lyon).** 25 cts.
- France's Abeille (Lebon).** 25 cts.
- Moinaux's Les deux Sourds (Spiers).** Vocabulary. 25 cts.
- La Main Malheureuse (Guerber).** Vocabulary. 25 cts.
- Enault's Le Chien du Capitaine (Fontaine).** Vocabulary. 35 cts.
- Trois Contes Choisis par Daudet (Sanderson).** *Le Siège de Berlin, La dernière Classe, La Mule du Pape.* Vocabulary. 20 cts.
- Erckmann-Chatrian's Le Conscrit de 1813.** Notes and vocabulary by Professor Super, Dickinson College. 45 cts.
- Selections for Sight Translation.** Fifty fifteen-line extracts compiled by Miss Bruce of the High School, Newton, Mass. 15 cts.
- Laboulaye's Contes Bleus.** With notes and vocabulary by C. Fontaine, Central High School, Washington, D.C. 35 cts.
- Malot's Sans Famille (Spiers).** Vocabulary. 40 cts.

les-  
cts.  
cts.  
i by  
lary  
s.

s.  
aby.

i.  
joo

ts.  
s.

La  
by  
by  
de,





